TURLUTUTU,

EMPEREUR DE L'ISLE VERTE;

Folie, Bêtise, Farce ou Parade, comme on voudra.

EN PROSE ET EN TROIS ACTES,

Avec une Ouverture, des Entr'actes, des Chœurs, des Marches, des Ballets, des Cérémonies, du tapage, le diable, &c. &c. &c.

PAROLES ET MUSIQUE

DU COUSIN-JACQUES.

Représentée A MOITIÉ le Lundi 3 Juillet 1797 (15 Messidor An V.), *et ensuite, TOUT-A-FAIT, le surlendemain, Mercredi 17 Messidor, sur le THÉATRE DE LA CITÉ.*

« Honni soit qui mal y pense » !

PRIX, 30 sols.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur, N°. 28.

AN V^e^. M. DCC. LXXXXVI.

PERSONNAGES.

TURLUTUTU, Empereur de l'Isle verte.	*M. Brunet.*
HAZAEL, Premier Prince du Sang.	*M. Guibert.*
CABOUSKA, Sœur de l'Empereur.	*Melle. Julie.*
GOULO, Gouverneur du Canton.	*M. Raffile.*
KULIAF, Maître du Palais.	*M. Duval.*
MIAIM, Huissier impérial.	*M. Laporte.*
AMÉLINA, Dame du Palais.	*Mde. Brunet.*
ZOÉ, Dame d'honneur de Cabouska.	*Mde Désarnauds.*
Le GRAND-PRÊTRE.	*M. Dumont.*
PERLUMEL, Conseiller d'État.	*M. Saint-Martin.*
FALAOUR, autre Conseiller.	*M. Achn.*
PIPAPO, autre Conseiller.	*M. Chevalier.*
PHARANZOR, Conseiller d'État.	*M. Chose.*
GROS-JEAN, Porte-faix.	*M. Tiercelin.*
LOURDO, vieux Meûnier.	*M. Baroteau.*
Mère TOTO, Nourrice de l'Empereur.	*Mde Lacaille.*
MAGDELON, sa Fille.	*Mde Caumont.*
L'AMBASSADEUR de Madagascar.	*M. Genest.*

Quatre Prêtres.
Six Gardes à pied.
Quatre Gardes à cheval.
Huit Femmes de la Cour,
Quatre Eunuques noirs.
Quatre Enfans portant des flambeaux.
Quatre Tapissiers du Palais.
Des Musiciens.
Des Danseurs.
Peuple de l'Isle.

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A Messieurs T...., R.... D. L...., M.... *accompagnés de plusieurs autres.*

CITOYENS CABALEURS,

SOUFFREZ que moi chétif, qui ne valais, en vérité, pas la peine que vous vous missiez en frais pour mes pauvres diables d'ouvrages, j'aie l'honneur de vous dédier UNE MAJESTÉ, qui offre au public cette différence entre vous et elle, qu'elle n'en a que le titre, sans en avoir le pouvoir, au lieu que vous, vous en usurpez le pouvoir, sans en avoir le titre.

Turlututu, comme vous le verrez, n'a pas l'honneur d'aimer les anarchistes; aussi n'a-t-il pas le bonheur d'être aimé de vous; mais, avec un peu de bonne-foi; vous verrez qu'il n'aime pas non plus les aristocrates forcenés, et qu'il n'est pas du tout porté pour les partis extrêmes. Je souhaite qu'il vous amuse et vous déride un moment; car vous en avez besoin pour vous étourdir un peu.. Une lecture récréative pourra vous consoler aussi de la perte de l'argent, que vous avez si généreusement prodigué à la cabale; argent, comme vous voyez, très-mal placé, puisqu'il n'a servi qu'à faire le succès de la pièce.. ce qui est d'autant plus fâcheux pour Vos Seigneuries Jacobites, que le numéraire devient rare à présent, et que l'on a bien de la peine à s'en procurer, même quand on est Jacobin.

Je suis avec le plus profond respect,

Citoyens Cabaleurs,

De vos Seigneuries,

Le très-soumis, très-dévoué, très-obéissant et très-reconnaissant serviteur,

Le COUSIN-JACQUES.

L'AUTEUR A SES VRAIS COUSINS.

LA voilà, cette Pièce pitoyable, déplorable, épouvantable, abominable, conspuable, détestable, exécrable! et, pour comble d'horreur, la voilà, mot pour mot, telle qu'elle était avant sa chûte; telle qu'elle devait être jouée à la pre-

mière représentation ; telle qu'elle avait été répétée la veille; telle enfin, que moi *Cousin-Jacques*, qui suis son père, j'aurais voulu qu'elle fût représentée, si mes Anti-Cousins les cabaleurs eussent permis aux Acteurs de parler. Car je ne veux pas qu'on coupe bras et jambes à ma fille, attendu que ma fille, comme toutes les autres filles qui existent sur la terre, est toute différente de ce qu'elle était, avec un œil poché, une mâchoire édentée, le chignon arraché, le toupet ébourifé; et qu'un nez de plus ou de moins fait beaucoup à la figure d'une demoiselle.

Au reste, je ne puis en vouloir aux *Artistes-Sociétaires du Théâtre de la Cité*, (puisqu'*Artiste* y a (1)) de ce qu'ils ne jouent plus ma pièce telle qu'elle était. A leur place, moi, j'eusse été fort embarrassé; car, après un *charivari* comme celui qui avait servi d'*accompagnement* à la première représentation de *Turlututu*, non-seulement il était fort douteux qu'on pût risquer la tentative une seconde fois, mais les Acteurs, livrés à eux-mêmes et naturellement divisés d'opinion, en l'absence de l'Auteur, devaient hésiter sur ce qu'ils laisseraient, sur ce qu'ils retrancheraient. Car l'effet d'une cabale, (et sur-tout d'une cabale qui ressemblait au *sabbat* comme deux gouttes d'eau) est toujours une sorte de prestige, qui tourne toutes les têtes, qui laisse le public entier dans l'indécision sur ce qui est bon ou mauvais, et qui ne permet plus à l'homme le mieux intentionné de juger sainement des choses. Certes; si, à la première représentation de la *Petite Nannette*, un énergumène soudoyé se fût écrié aux endroits les plus saillans: *Oh! oh! que c'est bête! ah! ah! que c'est mauvais!* les meilleures plaisanteries eussent passé pour des calembours détestables; les épigrammes les plus délicates n'eussent paru que de plates puérilités.

Cette observation est tellement fondée sur le caractère des hommes, en général, que j'ai vu quelques amis, toujours empressés à me défendre, venir chez moi se lamenter de la meilleure foi du monde, sur *le malheur que j'avais eu de faire une pièce aussi mauvaise que Turlututu*, après l'avoir trouvée fort bonne aux répétitions. Mais il s'était formé un nuage pendant la bataille des cabaleurs; le tableau avait changé de couleurs, et les points d'optique n'étaient plus les mêmes. C'est une des raisons qui m'ont déterminé à livrer ma fatale pièce à l'impression.

Nos cousins les Acteurs de La Cité ne sont donc nullement blâmables d'avoir changé l'habillement et la parure de ma fille à leur gré. Au contraire, puisqu'il est évident qu'ils ne pouvaient faire autrement, et qu'en la risquant une se-

(1) Je n'ai jamais partagé ce délire du néologisme français, qui croit changer la nature des choses, parce qu'il a changé les noms. On ne sait si l'on parle du Décorateur, du Machiniste, des Musiciens ou des Acteurs, avec ce grand mot d'*Artiste*.... Quelle bêtise!



conde fois, ils ont fait preuve d'un courage très-rare, que le succès a complettement couronné; il s'en suit que je leur dois des remercimens pour mon compte; et je les leur fais de tout mon cœur, malgré la parodie qu'ils annoncent de ma pièce, et malgré tous les *Rangaines* qu'on pourra jouer sur leur Théâtre, aux dépens de mon pauvre *Turlututu*. Je ne suis pas vindicatif, de mon naturel; et *Rengaine* dût-il me faire *rangainer* mon immense amour-propre d'auteur, je promets aussi de *rangainer* ma colère. D'ailleurs, je ne connais pas la pièce.

Mais, après les avoir félicités et remerciés pour ma part, et de leur zèle et de leur fermeté, je prie en grace qu'on ne soit pas surpris si je les gronde comme on va le voir. Car c'est en mon propre et privé nom que je les aime bien, et c'est au nom du *public éclairé* que je vais les *agonir* de sottises, mais de sottises encore bien peu proportionnées à la valeur de celles qu'ils méritent. Car enfin, ces Acteurs-là sont de véritables scélérats; non-seulement les Acteurs, mais il est clair que le Machiniste de la Cité est aussi un scélérat; les Musiciens de l'orchestre, *item*, des scélérats; les Peintres décorateurs, *item*, des scélérats; les Garçons de théâtre, *item*, des scélérats; et ce qui est bien pis encore, le *Cousin-Jacques*, *item*, un scélérat; et même, ce dernier, un monstre de noirceur, un *appendice* de scélératesse; et tous les autres ne sont *scélérats* qu'en sous-ordre; c'est-là le cas de dire : *après lui, s'il en reste;* ou bien : *après lui, tirez l'échelle.*

C'est ce que je dois prouver; quoiqu'il en coûte à mon amour-propre, pour faire au public un pareil aveu.

Quant aux *Sociétaires de la Cité*, leur scélératesse se borne à n'avoir pas rougi de représenter sur leur Théatre, une pièce infâme, horrible, tendant à exciter la guerre civile, payée par Pitt et Cobourg, etc. etc. etc.; encore, s'ils se fussent contentés de la jouer une seule fois! mais l'avoir jouée six, sept, huit fois de suite après sa chûte! Voilà vraiment un acte de résistance à la *volonté nationale*, qui n'est pas excusable! Car, on sait que la volonté de trente coquins, payés à 3 et 4 livres par tête, pour faire du bruit dans les Spectacles, est bien certainement la *volonté* de tous les *Français*! sur-tout depuis que Messieurs *T*..., *R*.. et *L*... et *M*...., qui étaient à la tête des Enragés, ont opiné qu'ils étaient eux seuls toute la Nation

Mais enfin! les scélérats d'Acteurs, tout scélérats qu'ils sont, peuvent encore rejetter leur scélératesse sur leur scélérat d'Auteur, et dire pour leur justification:

« Nous sommes bien coupables, en effet, envers la patrie,
» d'avoir joué *Turlututu*, de l'avoir rejoué, et de vouloir encore
» le rejouer... mais *Monsieur le Cousin-Jacques* est bien
» plus coupable de l'avoir fait; attendu que, s'il ne l'eût
» pas fait, nous n'aurions pas conçu l'idée de le lui deman-
» der; si nous ne le lui eussions pas demandé, il ne nous
» l'eût pas donné; s'il ne nous l'eût pas donné, nous ne

» l'aurions pas eu ; si nous ne l'avions pas eu, il nous eût » été extrêmement difficile de l'apprendre, de le répéter et » de le jouer : *ergo*, c'est à ce *coquin de Cousin-Jacques* qu'il » faut en vouloir ; pour nous, nous nous en lavons les » mains ».

Oh ! qu'il est bien facile de prouver aux plus incrédules que la Pièce du *Cousin-Jacques* est une mauvaise rapsodie qui n'a pas de sel, pas de goût, pas d'esprit, pas de sens commun ! On pourra me dire : *Mais, Monsieur*, (ou, si c'est un scrupuleux : *Mais, Citoyen*) *! en quoi donc cette Pièce est-elle si mauvaise ?*

D'autres vous répondraient bien à ma place qu'*elle est détestable, parce qu'ils n'en ont pas entendu un mot, à cause du tapage des Révolutionnaires ;* car, quand ces citoyens-là s'en mêlent, ils n'ont pas la voix douce et mielleuse ; mais moi, qui me pique d'être un *éplucheur*, un *analiseur* et un *faiseur de syllogismes*, quelque bonne que soit cette raison, j'en trouve de meilleures encore, et d'après l'exposé desquelles on n'a pas le plus petit mot à dire.

D'abord, cette Pièce est intitulée : TURLUTUTU... à ce titre seul, on doit lever les épaules jusqu'au point de devenir bossu.. En effet, comment un ouvrage peut-il avoir du mérite, et s'appeller *Turlututu ?* Il est clair que c'est une chose impossible. Ah ! si je l'avais appellé *Caton*, ou *Fabricius*, *Aristide*, ou *Epaminondas ;* et qu'au-lieu de mettre sur l'affiche : *Folie en trois actes*, on eût mis : *Tableau moral, politique, métaphysique, philosophique et patriotique du cœur humain, du caractère humain, de la nature humaine et du genre humain ;* avec cette devise, par apostille, *peuple, nation, despotes, tyrans, coalition, royalisme, vive la fraternité ! vive la mort !* Oh ! pour le coup, c'était alors que tous les grands hommes du jour m'eussent ôté respectueusement leur chapeau, en me voyant passer dans les rues ! et quelques plates balivernes dont j'eusse farci ma pièce d'un bout à l'autre, on l'eût prônée dans tous les *Clubs*, comme un véritable chef-d'œuvre... Mais *Turlututu !* ah, bon Dieu ! cela fait pitié ! Jamais il ne paraîtra rien de bon sous un nom burlesque comme celui-là ; par la même raison que l'Auteur du monde le plus sensé ne serait jamais qu'un fou, s'il osait s'appeller *Cousin-Jacques*. Ces argumens sont d'une force victorieuse, assurément.

Ensuite, il est évident que mes intentions sont on ne peut pas plus criminelles. Dès la première scène, qui ne voit pas que j'ai voulu jouer le Gouvernement présent, le Gouvernement passé, et tous les Gouvernemens futurs ? Quel est le nigaud, qui ne s'apperçoit pas que j'ai voulu traîner dans la boue, l'Assemblée constituante, l'Assemblée législative, l'Assemblée conventionnelle et toutes les Assemblées qui s'assembleront jusqu'à la fin du monde ? Où est le butor qui ne devine pas, au premier coup d'œil,

que ma Pièce est une satyre atroce contre toutes les Puissances alliées de la France ; contre leurs Ambassadeurs, contre l'Empereur de la Chine ; contre le Grand Lama des Indes ; et même, contre Poulaho, Roi des trois cents Isles des Amis dans la mer du Sud ? De sorte qu'il n'y a point de supplice capable d'égaler le crime d'un Auteur qui a l'audace de provoquer sur un Théâtre, le courroux de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique et de la mer du Sud. On m'a même assuré (mais le fait n'est pas encore consigné officiellement dans le Rédacteur ; et je ne crois que le Rédacteur ; parce qu'il n'a jamais menti), que les conférences du Lord Malmesbury à Lille, étaient tout-à-fait rompues, et que l'Angleterre renonçait à la paix, pour cinquante ans, à cause de *Turlututu* : ce que c'est que de dire sur la scène, que deux et deux font quatre !

Aussitôt voilà des applications saisies avec avidité par ce malin public de Paris, qui a le diable au corps pour applaudir avec transport, quand on lui parle des coquins, des charlatans et des hypocrites, qui trompent le peuple à cinq mille lieues d'ici, tout près du Pôle Antarctique.... Comme si ces choses-là pouvaient regarder notre bienheureuse patrie ! comme s'il y avait le moindre rapport entre les fripons du Pôle Antarctique et les honnêtes et braves Jacobins de notre hémisphère ! comme si enfin, il y avait en France des hypocrites, des charlatans dans les places ! ce qu'à Dieu ne plaise !

Au reste, tout le monde n'est pas du même avis sur mon *Turlututu*.... N'y a-t-il pas des gens assez osés, pour dire tout haut, que j'ai caché sous ce voile de plaisanterie burlesque, des vérités utiles, et une morale saine ? (Comme ils mentent) ! que j'ai frappé avec une égale force sur tous les abus, sur tous les crimes, et sur toutes les factions ?... (Comme ils se trompent) ! que cette *folie* ou *parade*, *comme on voudra*, offre un but et un résultat très-philosophique ? (Comme ils sont prévenus) ! que si j'eusse présenté un pareil sujet sous des dehors sérieux, c'eût été de ma part une insigne maladresse ? (Comme ils sont bons) ! qu'enfin *Turlututu*, tout *Turlututu* qu'il est, ne sera bien saisi qu'à la longue et par le public et même par les Acteurs (1), parce qu'en effet il n'est pas plus facile de le bien jouer, que d'en deviner l'Auteur tout de suite ?....

Observez bien que ce n'est pas moi qui parle ; je ne fais que citer un bon nombre de frondeurs audacieux qui, sans doute *par esprit de parti*, ou par trop de prévention en ma faveur, s'obstinent *mordicùs* à soutenir que ma Pièce

---

(1) Cependant on m'assure qu'hier jeudi 2 thermidor, à la huitième Représentation, les acteurs ont joué avec beaucoup d'ensemble, de chaleur et d'intelligence. La pièce est imprimée ; et ils la joueront encore mieux.

a le sens commun (1). Car pour moi, j'en avais fait mon deuil sans regret et sans amertume, lorsqu'il a plu à ces entêtés d'Acteurs de la ressusciter; ce dont bien me fâche pour Barrère qui a dit que *les morts ne reviennent pas*; voilà pourtant un mort qui est revenu!.. et je crois bien (soit dit entre nous) que, grace à la charmante union qui règne entre les Français, il en reviendra encore d'autres!...

OR SUS! messieurs les auteurs du *petit genre*, qui, comme moi, faites de petits ouvrages, avec de petits chœurs, de petits couplets, de petits dialogues, une petite prose, de petites allusions, un petit patois de village qui retrace les petites gens selon leur petite nature, souvenez-vous bien qu'il ne faut, tous tant que nous sommes, nous attendre qu'à de petits suffrages et à de grosses cabales, toutes les fois que nous mettrons en scène de petits caractères, de la petite gaîté, et sur-tout des petits hommes qui se croient bien grands! Préparez-vous à soutenir l'assaut contre les trente-six divisions et subdivisions des cabaleurs de toute espèce, qui se donneront le mot pour vous *souffler* un succès, et qui, afin qu'on ne vous entende pas, ne s'entendront pas eux-mêmes, à force de faire un bruit à ne pas s'entendre. Mais, nous autres compagnons de malheur, *entendons nous*; rien n'est plus aisé Un petit proverbe du petit peuple dit qu'*un barbier rase l'autre*; venez me claquer, à mes pièces; j'irai vous claquer, aux vôtres; et de ces claquemens, résultera l'impuissance des meneurs, des criailleurs, des tapageurs, des sabreurs, des noyeurs, des mitrailleurs, des chauffeurs, des siffleurs, des batteurs, des brailleurs, des hurleurs, et non-seulement de toute la sequelle de ces estimables messieurs, mais encore de la race moutonnière des gobbe-mouches, qui applaudissent en extase tout ce qu'un sot admire, et qui sifflent ponctuellement tout ce qu'il plaît à un polisson de siffler!

---

(1) Le Rédacteur du *Journal d'Indication*, (notre cousin *Babié*) a fait une espèce de satyre contre *Turlututu*. Mais, je l'avoue, il l'a tournée si plaisamment, que, bien loin de m'en fâcher, je n'ai pas pu m'empêcher de rire avec lui de bon cœur. Cependant je crois qu'il n'avait pu ni bien voir, ni bien entendre à la deuxième représentation; la lecture de l'ouvrage le fera peut-être changer d'opinion. Je lui observe seulement aujourd'hui que je ne crois pas mériter le reproche qu'il me fait d'avoir fait parler mon *Turlututu* tantôt en Empereur, tantôt en meûnier. Eh! mon ami! y songez-vous? Si je l'eusse toujours fait parler en meûnier, la classe nombreuse des personnes qui s'exaltent un peu trop en faveur d'un autre régime que le nôtre, se serait grièvement offensée de ma mal-adresse; ce ton bas et avilissant l'eût offusquée plus qu'on ne pense.. S'il eut parlé toujours en Empereur, les Jacobins, et même les Républicains eussent crié au scandale. Quoi? donner à un Monarque, sur la scène, plus de noblesse et de dignité qu'on n'en voit chez quelques-uns de nos Gouvernans! il y avait-là de quoi être quatre fois déclaré suspect!

TURLUTUTU,

TURLUTUTU,

EMPEREUR DE L'ISLE VERTE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une enceinte d'arbres verds et touffus ; un tapis doit figurer le gazon ; il y a à droite et à gauche des rochers, des bosquets, des fleurs et des bancs de gazon. Au milieu de l'enceinte est une haute pyramide de marbre, sur un piédestal qui s'ouvre par derrière. Sur cette pyramide sont inscrits une foule de noms en très-petits caractères d'or.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOULO, *les Habitans du canton, hommes, femmes et enfans.*

CHŒUR, N°. 1.

(Majeur).
Au sein de notre île,
Chacun vit tranquille
Et meurt sans regrets ;
Ce champêtre azile
Est le domicile
De la douce paix ! *3 fois.*

GOULO.

(Mineur).
Exempts de jalousie,
Formant peu de désirs,
Nous coulons notre vie
Au sein des vrais plaisirs. *3 fois.*
Tantôt avec courage,
Aux soins du labourage
Consacrant notre tems ;
Et tantôt en cadence,
Aux plaisirs de la danse
Donnant quelques instans !...

LE CHOEUR.

Au sein de notre île,
(Majeur). Chacun vit, etc.

GOULO.

(Majeur). Tantôt près d'une grace
Admirant ses attraits,
Et tantôt à la chasse (bis).
Parcourant les forêts. (bis).

LE CHOEUR.

Au sein de notre île,
Chacun vit, etc.

GOULO, *montant sur un banc de gazon.*

Mes amis, écoutez tous, et regardez moi bien. Pour mieux me voir et m'entendre, venez tous vous ranger autour de moi, en demi-lune; et moi, en qualité de chef de ce canton, je vais vous parler d'ici, comme un prédicateur dans une chaire, aux bonnes femmes qui vont au sermon.

(*Tout le monde se range en demi-cercle devant lui*).

GOULO, (*continuant avec de grands gestes et un ton de voix emphatique*).

Vous m'avez vu jusqu'à présent partager vos plaisirs, encourager vos travaux, animer votre gaîté, me mêler à tous vos divertissemens, jouer avec vous aux barres, à la balle, à l'escarpolette, aux quilles, aux épingles, à la main-chaude et à colin-maillard. Tous ces jeux innocens, qui sont autant de certificats de la tranquillité de l'âme, attestent à l'étranger qui voyage dans nos climats, le bonheur dont jouissent les habitans de l'île verte, qui sont sans contredit la nation la plus aimable de toutes celles qui peuplent les mers du pôle antarctique.... Mais hélas! chers petits amis! j'ai voulu jusqu'à ce jour respecter vos goûts et votre repos, en vous cachant une nouvelle bien affligeante, qui m'est parvenue par la grande poste, il y a trois jours....

TOUT LE MONDE.

Quelle est donc cette nouvelle?

GOULO.

Notre Illustrissime, Excellentissime et Majestuosissime Empereur *Ostrogolopoupo*, quatrième du nom, qui est, comme vous le savez, cousin-germain du soleil, petit neveu de la lune, oncle

des comètes, et de plus, la terreur des démons, le fléau des bêtes féroces, l'effroi des poissons voraces, et la gloire du pôle antarctique. (*Il s'attriste*). (*à part*). Dieu veuille avoir son ame, du moment qu'il sera mort !

TOUT LE MONDE.

Eh bien ? *Ostrogolopoupo ?*

GOULO.

Eh bien ! (*il pleure et tire son mouchoir*). hélas ! pleurez tous avec moi ; prenez tous vos mouchoirs, et répétez tous avec moi : *hélas ! euh ! euh !*

TOUT LE MONDE *pleurant et tirant ses mouchoirs.*

Hélas ! euh ! euh ! euh !...

GOULO, *leur imposant silence.*

Schtt ! schtt ! c'est bien comme ça ; il ne faut pas pleurer trop long-tems... Écoutez le reste avec calme et sang-froid.

TOUT LE MONDE *remettant précipitamment ses mouchoirs dans ses poches.*

Volontiers.

GOULO, *continuant avec beaucoup de volubilité.*

Eh bien ! vous saurez donc que Sa Majesté est tombée malade, il y a environ trois semaines ; on a mis à Sa Majesté trois vésicatoires, deux cautères et six emplâtres ; rien n'y a fait ; la maladie a pris chaque jour un caractère plus grave ; les symptômes sont devenus si effrayans, qu'ils ont fait dresser les cheveux de tous les médecins de Sa Majesté ; Sa Majesté, couchée sur le lit de plume impérial, se tournait à droite et à gauche (*Il imite cette attitude*). pour assoupir ses douleurs... Il sortait de la bouche de Sa Majesté des cris terribles, qui faisaient trembler les vîtres du palais de Sa Majesté ; tous les courtisans de Sa Majesté, dans l'excès de leur désespoir, poussaient eux-mêmes des cris perçans ; et, depuis le plus petit page jusqu'au plus grand seigneur, c'était à qui crierait le plus haut... (*Il rallentit*

son discours et change de ton). Mais quand le ciel a décidé, les hommes ont beau crier; bah! le ciel va toujours son train... L'Empereur n'est pas encore mort; mais on en désespère; on n'attend que la minute fatale; et peut-être qu'au même instant où je vous fais cet éloquent discours, Sa Majesté rend l'ame!

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, KULIAF, *couvert d'un crêpe sur la tête, qu'il soulève en devant par les deux bouts, comme les dames soulèvent la gaze de leurs chapeaux pour parler à quelqu'un.*

KULIAF, (*ayant les yeux collés au plancher, et restant immobile tout le tems qu'il parle. Il jette un profond soupir*)

Ah!

GOULO, *descendant de son banc.*

(*à part*). C'est sûrement la nouvelle de sa mort! Écoutons.

KULIAF, (*d'un ton toujours égal, sans inflexions*).

On a beau être né au sein des grandeurs; nager dans l'opulence; éblouir l'univers de son faste et de son luxe... la mort qui n'a pas le moindre égard pour les gens comme il faut, vous atteint son monde sur le trône comme sur un toît de paille!..

TOUT LE MONDE.

C'est vrai.

KULIAF, (*sans remuer, tenant toujours les deux bouts de son crêpe et ayant les yeux collés au ciel*).

Tel gouvernant dont les talens et la bonté le font chérir de tout un peuple, peut lui être ravi en un clin d'œil, si la mort veut en passer son caprice!

TOUT LE MONDE.

C'est vrai.

KULIAF.

Tel tyran bien audacieux, qui fait le désespoir des braves gens, peut disparaître comme une fusée, si c'est le bon plaisir de la mort!

TOUT LE MONDE.

C'est vrai.

KULIAF, *saluant profondément Goulo.*

Illustre chef de ce canton, je viens vous annoncer que l'Empereur a vécu...

GOULO *le saluant aussi.*

Comme beaucoup d'autres, qui ont vécu aussi.

KULIAF.

Et comme le canton de la Pyramide est le premier de tous les cantons de l'île verte, à cause de cette enceinte sacrée, dont nous foulons le gazon; enceinte où l'on célébra toujours, de tems immémorial, la cérémonie de l'inauguration des Empereurs, et où l'on inscrivit sur cette colonne antique, les noms de tous les monarques qui se sont succédés dans l'île verte; je viens, au nom de la nation et du prince *Hazaël*, le plus proche parent de Sa Majesté défunte, (qui lui succède au trône à défaut d'enfant mâle), vous avertir de vous tenir prêt pour le couronnement qui va se faire ici, après qu'on aura, suivant l'usage, rendu les derniers devoirs à la mémoire d'*Ostrogolopoupo....*

On entend dans le lointain un roulement de tambours et le son de plusieurs instrumens lugubres, tels qu'ils sont désignés sur la partition où se trouve la marche, N°. 2.

KULIAF, *poursuivant.*

Vous entendez déjà la musique funèbre de la capitale: c'est le cortége qui s'avance; je l'ai devancé seulement de quelques minutes; il sortait du Palais, comme je me mettais en route, et je l'ai apperçu de loin avec des flambeaux tout noirs, des prêtres tout noirs et des instrumens tout noirs..

(*On entend la marche qui reprend, et paraît plus rapprochée*).

GOULO.

Citoyens mes frères du canton de la Pyramide, aucun de vous n'a vu une cérémonie pareille à celle que l'on va célébrer. Il y a soixante ans que Sa Majesté défunte monta sur le trône; vous n'êtes donc pas instruits des coutumes du

pays... Ayez soin de baisser les yeux avec respect; de vous recueillir en silence, et de témoigner, par vos regrets, la douleur la plus profonde, pendant que le Grand-Prêtre fera les prières d'usage; ensuite, n'oubliez pas, suivant l'usage, de jetter les hauts cris. pendant qu'il inscrira sur cette pyramide la date de la mort de l'Empereur. Rien n'est plus beau, plus expressif que de crier à tue-tête pour marquer son chagrin; les cris sont usités chez une infinité de peuples; c'est en criant qu'on a toujours raison; c'est en criant qu'une cabale empêche le public d'entendre une pièce jusqu'à la fin; c'est en criant qu'on persuade dans certaines contrées de la terre; et ceux qui ne savent pas crier, passent pour des imbécilles, des ignorans, des lâches, des ennemis du peuple... mais comme il y a tems pour tout, après avoir donné les marques de la plus grande désolation, vous rirez et vous danserez, dès qu'on aura proclamé le nouvel Empereur; car c'est l'usage, et il faut suivre minutieusement les usages de point en point; c'est par-là que les Empires se soutiennent.

TOUT LE MONDE, *à Goulo.*

Quel âge avait donc l'Empereur?

GOULO, *soupirant.*

Hélas! le pauvre cher homme! il était encore assez jeune; il entrait dans sa soixante et dix-neuvième année... mais voici le cortége qui s'avance... Faites de la place, mes amis; rangez-vous tous de ce côté, et serrez vos rangs.

(*Tout le monde se presse sur l'avant-scène, à la droite du spectateur*).

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE GRAND-PRETRE, *quatre autres Prêtres; quatre Enfans portant des flambeaux allumés; six hommes portant le sarcophage; six gardes marchant après; les musiciens suivant les gardes; et quatre femmes portant des cyprès, ferment la marche.*

La marche continue sur l'air déjà commencé; elle fait le tour du théâtre; ensuite les enfans vont se placer aux quatre coins de la pyramide; on ouvre le

piédestal par derrière, et l'on y enferme le sarcophage; après quoi, l'on referme le piédestal promptement. Les enfans restent avec leurs flambeaux allumés aux coins de la pyramide. Les quatre femmes et les musiciens avec les gardes, se tiennent en haie derrière la pyramide, au fond du théâtre. Sur la droite du spectateur, en devant du théâtre, est Goulo avec Kuliaf, à la tête de son canton; sur la gauche à l'opposite, est le Grand-Prêtre avec ses quatre assistans. Tout le monde est vêtu de noir, ayant sur la tête un grand voile noir; les prêtres ont une grande barbe blanche, liée au bout par un crêpe qui descend jusqu'à terre; devant la pyramide sont deux tambours couverts d'un crêpe. A l'instant où le piédestal est refermé, on entend frapper un grand coup sur cet instrument dont on se sert dans Roméo et Juliette; *cet instrument doit être dans la coulisse. On a indiqué sur la partition, les endroits où il faut battre les tambours et la cloche funèbre.*

CHOEUR N°. 2. (*faisant suite à la marche*).

LE GRAND-PRÊTRE, *saluant Goulo.*
L'Empereur est mort!

LE PEUPLE, *saluant aussi.*
C'est dommage!

LE GRAND-PRÊTRE, *saluant le Public.*
Il a régné soixante ans...

LE PEUPLE, *saluant aussi le Public.*
C'est assez.

LE GRAND-PRÊTRE, (*saluant ceux qui sont derrière lui*).
Il est parti pour le ciel...

LE PEUPLE, (*se retournant pour se saluer réciproquement*).
Bon voyage!

LE GRAND-PRÊTRE, (*se mettant à genoux ainsi que ses collègues*).
Prions Dieu...

LE PEUPLE, *s'agenouillant aussi.*
Pour les trépassés!

(*Récitatif*).

LE GRAND-PRÊTRE, (*les mains levées au ciel*).
Seigneur! ayez pitié d'*Ostrogolopoupo!*
O! ô!
Dont le corps va pourrir tout au fond d'un caveau...
Eau, eau!

GOULO, (*les mains élevées, ainsi que celles du peuple*).

Il avait à sa mort près de quatre-vingts ans....
Ans, ans!
Gnia ben des gens d'esprit qui n'viv' pas si long-tems..
Ems, ems!

LE GRAND-PRÊTRE.

Il avait des défauts; eh! qu'est-c' qui n'en a pas?
As, as!
I' valait mieux q' ben d'aut' qui font leux embarras..
As, as!...

GOULO.

C'était un galantin, aimant les joli' femmes......
Emm' emm'!
Et c'est là justement c'qui l'fra r'gretter des dames...
Am' am'!
(*Tout le monde se lève*).

LE GRAND-PRÊTRE et GOULO,
(*Ensemble, et en dansant*).

La mort d'un Empereur n'est rien...
Quand le peuple se porte bien...

(*Les flambeaux et les quatre femmes se retirent*).

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, (*excepté les quatre enfans et les quatre femmes*).

LE GRAND-PRÊTRE, (*montant sur un marche-pied qu'on lui avance*).

Peuples, je vais tracer ici la date de la mort d'*Ostrogolopoupo IV*, que le graveur impérial transformera ensuite en caractères d'or; et je vais écrire plus bas, le nom de l'auguste *Hazaël*, Empereur actuel... qu'on ira chercher ensuite pour la cérémonie de son installation...

(*Pendant qu'il écrit les premiers mots, le peuple commence à pousser des cris et des hurlemens effroyables... tout-à-coup, il arrive un seigneur qui leur impose silence, et retient le bras du Grand-Prêtre*).

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, PIPAPO, (*accourant bien vîte*).

PIPAPO.

Arrêtez, arrêtez!... (*au Grand-Prêtre*). N'écrivez que la date de la mort de l'Empereur défunt; quant au nom du nouveau monarque, *Hazaël*

Hazaël m'envoie exprès pour vous ordonner de ne pas l'inscrire, sans qu'il soit ici en personne...

LE GRAND-PRÊTRE *descendant.*

Eh bien ; nous l'attendons ; tant mieux ; la cérémonie tardera moins.

PIPAPO *au peuple.*

Noble Goulo! et vous, peuple sensible, qui criez si bien, votre désespoir est la plus belle chose du monde ; c'est au mieux ; mais c'est assez de chagrins... réservez vos poulmons pour chanter les louanges du nouveau prince ; il va se rendre ici avec les principaux ministres et seigneurs... et tenez! le voilà.

(*On se range de part et d'autre avec respect*).

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *Hazaël, Miaïm, Pharanzor, et plusieurs Seigneurs vêtus de deuil.*

HAZAEL, *tenant un papier plié.*

Aimables et paisibles habitans de l'île verte! écoutez moi !...

MIAIM, *d'un ton de voix aigu.*

Paix-là! schtt! schtt! v'là Sa Majesté qui parle!

HAZAEL.

Sous le régne de l'Empereur mon oncle, dont la confiance en moi fut sans bornes, je n'ai rien négligé, vous le savez, pour répondre à son attente ; j'ai tâché de justifier le choix qu'il avait fait de moi pour présider son Conseil d'État, et l'estime du peuple a été la douce récompense de mes travaux. Selon les lois de cet empire, j'étais appellé, ce me semble, au trône qu'il a laissé vacant par sa mort... La joie qu'en a déjà manifesté le peuple de la capitale, était pour mon règne à venir du plus heureux augure... Mais vous allez connaître un secret d'état, que la Constitution de notre île, d'accord avec l'honneur et le devoir, m'ordonne de vous révéler sans délai. (*Il déroule le papier qu'il tient à la main*). Voici une note, écrite de la main de l'Empereur, que j'ai fait vérifier par le garde du sceau impérial, après l'avoir retirée, devant témoins, des

papiers testamentaires de Sa Majesté, quelques instans après sa mort. Attention, s'il vous plaît; je vais la lire.

M I A I M, *avec son fausset, parlant toujours sur la même note, comme les huissiers des tribunaux, qui font faire silence.*

Silence! v'là Sa Majesté qui lit!

H A Z A E L *lisant.*

« Étant déjà d'un certain âge, et souvent at-
» teint de maladies assez graves, je dois, avant
» le moment fatal qui peut me surprendre, lors-
» qu'on y pensera le moins, consigner dans mes
» registres impériaux, un secret important, dont
» les lois fondamentales de cet empire exigent
» la révélation au peuple, après ma mort. Outre
» la princesse *Cabouska*, ma fille, qui doit épou-
» ser *Hazaël* son cousin, j'ai un fils...

Tout le monde fait un mouvement de surprise.

LE GRAND-PRÊTRE et GOULO.

Un fils!

M I A I M, *avec sa voix aigue.*

Schtt! schtt! paix-là!...

H A Z A E L *continuant.*

» Ce fils, âgé de vingt-cinq ans, fut élevé secret-
» tement chez un meûnier des environs de ma
» capitale, où il est encore. On le nomme *Tur-*
» *lututu*...

T O U T L E M O N D E.

Turlututu!

M I A I M.

Paix-là! schtt! schtt! Sa Majesté en était à Turlututu!

H A Z A E L *à Miaïm.*

Le titre que vous me donnez, ne m'appartient plus, mon ami. (*Il continue de lire*). Il naquit
» contrefait, et portant une figure si bête, quoi-
» qu'il fût encore impossible de distinguer par
» ses traits ce qu'il serait un jour, que l'Impéra-
» trice sa mère, malgré mes instances, ne vou-
» lut jamais permettre qu'il fût reconnu par les
» princes. Elle le prit en une telle aversion, que
» j'eus la faiblesse de céder à sa volonté hau-

» taine, en le faisant passer pour mort. On fit
» des obsèques comme s'il eut été réellement au
» cercueil. *Turlututu* est encore chez le meûnier
» qui s'en est chargé, et dont la femme l'a
» nourri comme un pauvre orphelin, recom-
» mandé par un de mes courtisans, moyennant
» une somme considérable une fois payée. Il est
» garçon meûnier, ne sachant ni lire, ni écrire,
» et ne se doutant de rien de ce qui concerne
» sa naissance et sa qualité...

LE GRAND-PRÊTRE et GOULO.

Quel fâcheux contre-tems!

MIAIM.

Paix! schtt! schtt! paix-là!

HAZAEL, *finissant de lire.*

» Cent fois, j'ai été sur le point de déclarer ce
» secret au conseil... mais la crainte de nuire à
» ma réputation, m'a retenu; et j'ai mieux aimé
» ne laisser cette affaire s'éclaircir qu'après ma
» mort... Le cri de ma conscience m'a forcé
» de le consigner dans mes registres, persuadé
» que la loi devait être respectée avant tout.

» *Signé*, OSTROGOLOPOUPO IV,
» *Empereur de l'île verte.*
» *Scellé de mon petit cachet pri-*
» *vé de cire verte.*

Et par *post-scriptum :* « Mon héritier légitime
» est à demeure, chez *Lourdo*, meûnier de la
» cour, demeurant au village de.... (*Il cesse de*
» *lire*). Nous savons sa demeure.; c'est près d'ici...
Il faut l'aller chercher avec les cérémonies d'usage....

Tout le monde paraît triste et rêveur.

Eh bien? que signifie cet air sombre et rêveur?
doit-on hésiter, quand la loi fondamentale de
l'état s'explique sans équivoque?... Grand-Prêtre,
vous êtes plus instruit que personne, des coutumes
antiques de notre île. On les a constamment
respectées... Allez tout disposer pour le
couronnement du fils d'*Ostrogolopoupo*....

LE GRAND-PRÊTRE.

Mais, seigneur ; ce coup imprévu...

HAZAEL.

Allez ; je vous l'ordonne. Tout ce cortége va vous suivre et se préparer à conduire ici *Turlututu*. Les habitans de ce canton vous suivront aussi : on ne saurait lui rendre trop d'honneurs. (*en prenant Goulo par la main*). Ce noble chef et moi, nous resterons ici pour l'attendre.

Tout le monde s'en va d'un air triste et d'un pas mesuré, en jettant des regards de regret sur Hazaël.

SCÈNE VII.

HAZAEL, GOULO.

GOULO.

Ils gardent tous un morne silence ; et le regret qu'ils expriment, Seigneur, vous dit assez combien vous leur êtes cher !

HAZAEL.

Leur affection vaut mieux pour moi qu'une couronne. J'y comptais, en effet, sur ce diadême que l'événement le plus inattendu vient me ravir tout d'un coup. Mais, j'y renonce, je vous jure, sans aucune répugnance ; et je vois sans jalousie, le prince *Turlututu* monter sur un trône qui lui appartient...

GOULO.

Il ne tenait pourtant qu'à vous, Seigneur, d'ensevelir dans un éternel oubli ce secret malheureux...

HAZAEL *avec chaleur.*

Que dites - vous, mon ami? j'aurais usurpé le pouvoir souverain !... Ah ! consultez votre conscience ; elle vous parlera pour moi... Malheur, cent fois malheur à quiconque sacrifie l'honneur, le devoir et les lois à l'ambition et à l'intrigue ! Qu'un peuple, las de son gouvernement, veuille en adopter un autre ; qu'il substitue, s'il le veut, un sénat au monarque ; il en a le droit sans contredit ; mais qu'un individu, comblé des faveurs du peuple, abuse de son rang, de son crédit, de

ses richesses pour aspirer au pouvoir suprême ; qu'il ose se prévaloir, dans une monarchie toujours subsistante, de l'amour même qu'il a su inspirer à ses concitoyens, pour les enchaîner à sa volonté ; qu'il ne parle enfin de la haine qu'on doit aux despotes que pour despotiser lui-même... Ah ! voilà ce qui crie vengeance au ciel et à la terre ! voilà le crime dont j'aurai toujours horreur ; il est peut-être en usage et toléré dans certaines contrées ; mais dans nos climats paisibles, où les fureurs de l'ambition n'ont pas encore exercé leurs ravages, nous ignorons ces intrigues ténébreuses qui tournent presque toujours à la honte de celui qui s'en rend coupable !

GOULO.

Cette façon de penser est digne d'*Hazaël*.... Mais songez-vous, Seigneur, que cette nouvelle catastrophe peut entraîner de grands malheurs pour la nation ?... qu'un prince inhabile à tout, sans esprit, sans lumières, sans éducation, conservant nécessairement au sein des grandeurs les inclinations basses et les petites vues de son enfance, peut occasionner des maux incalculables ?.... Vous n'avez pas d'ambition, soit ; mais est-ce pour soi-même, ou pour l'intérêt des autres, qu'un honnête homme voudra jamais se charger du fardeau du gouvernement ? Pour l'homme orgueilleux, avide de pouvoir, c'est un attrait que la grandeur ; pour l'ami de sa nation, c'est un poids énorme ; commander est un sacrifice, auquel il ne peut se résoudre que par une généreuse abnégation de soi-même... En un mot, la puissance fait sourire l'ambitieux ; elle épouvante le vrai citoyen !

SCÈNE VIII.

HAZAEL, GOULO, CABOUSKA, *deux femmes d'atours se plaçant derrière elle.*

CABOUSKA, *très-agitée.*

(*à Hazaël*). N'est-ce point un vain bruit, mon cher *Hazaël* ?... Qu'ai-je entendu ? on répand par-tout que mon père a laissé un fils, qu'on

ignorait jusqu'à ce jour ; que ce fils, doublement disgracié de la nature, a passé son enfance et sa jeunesse chez un simple meûnier, et que la loi de l'état ordonne qu'il succède à l'Empereur... Que dois-je penser de tout cela ?

HAZAEL, *avec douceur.*

Que rien n'est plus vrai ; que nos espérances sont déçues ; que le trône va être occupé par un autre que par moi, et que la perte d'un diadême n'est rien pour Hazaël, si votre cœur lui reste....

CABOUSKA, *très-vivement.*

Oh ! oh ! les complimens ne sont pas de saison... J'allais m'unir à vous par les nœuds de l'hymen ; j'allais être Impératrice ! et, par un sacrifice dont personne ne vous saura gré, vous me frustrez de mon apanage ! Quel est ce prétendu héroïsme, qui relègue un grand prince dans la classe des particuliers, pour mettre les rênes de l'empire entre les mains d'un garçon meûnier ? Allons ; vous extravaguez, je pense.

HAZAEL, *froidement.*

J'avais cru que la belle *Cabouska*, contente de l'éclat que lui donnent ses vertus et le rang de fille de l'Empereur, n'aimait *Hazaël* que pour lui-même, et qu'elle ambitionnait la main de l'amant, non celle du monarque...

CABOUSKA, *très-emportée.*

Toutes ces phrases-là sont admirables ; mais croyez-vous qu'on perde une couronne avec indifférence ?

HAZAEL.

Il faut la perdre sans regret, quand on ne peut la garder sans crime.

GOULO, *à part.*

Une couronne ! en effet, c'est bien tentant ; et pour une femme, encore !

CABOUSKA.

Qu'il ose paraître à la cour, votre beau *Turlututu* ; je lui ferai une belle réception... Oh ! je le le renvoie à son moulin, d'abord ; vous pouvez y compter...

HAZAEL, *prenant un ton plus sérieux.*

Ce ton d'emportement, Madame, est, sans doute, une plaisanterie ? Vous feignez d'ignorer les lois, les lois par lesquelles vous existez ! les lois auxquelles vous devez tout ce que vous êtes! Songez-vous que *Turlututu*, quoiqu'il soit votre frère, est aussi votre Empereur ?... que vous lui devez foi et hommage?.. que vous êtes tenue de lui obéir?

CABOUSKA, *indignée.*

Lui obéir? Ah! c'est ce que nous verrons, par exemple!

GOULO.

Il y a plus, Madame; c'est que vous ne pouvez plus à présent épouser *Hazaël*, sans la permission de votre frère....

CABOUSKA.

Quoi ! mon frère aura droit de contraindre mon cœur?

HAZAEL.

C'est la coutume invariable du pays ; coutume que l'on a respectée et suivie depuis plus de vingt siècles...

CABOUSKA.

Oh, bien! moi, je m'en moque; je la ferai changer, la coutume du pays..

GOULO, *en riant.*

C'est cela même! pour la changer, il faut bien que quelqu'un commence; autant vaut-il que ce soit vous.

HAZAEL, *avec humeur.*

Madame, je ne sais qu'un moyen de vous calmer... quand on ne veut pas suivre les usages d'un pays...

CABOUSKA, *un peu déconcertée.*

Eh bien, monsieur ! que fait-on?

HAZAEL.

On va demeurer ailleurs... Cela vous interdit un peu; j'en suis fâché; mais je dois vous parler ainsi... et moi-même, croyez-vous qu'il n'en coûte pas à mon amour-propre, pour me sou-

mettre à ces usages ? Cependant, vous me verrez le premier donner l'exemple au peuple, et jurer fidélité à notre nouvel Empereur.

CABOUSKA, *avec dépit.*

Vous en êtes bien le maître assurément ; pour moi, que cette affreuse cérémonie pénetre d'avance d'indignation et de colère, je me retire au fond de mes appartemens; et là, je boude l'empereur; je boude la cour ; je boude toute la nation ; je vous boude vous-même, jusqu'à ce que j'aye pu me faire à ce bizarre et honteux esclavage.... Adieu. (*Elle sort avec précipitation*).

SCÈNE IX.

HAZAEL, GOULO.

HAZAEL.

Voilà bien l'esprit de domination ! Parce qu'on ne commande pas, on se croit esclave !

GOULO, (*un peu à part ; à demi-voix*).

Oh ! ces caractères-là ne sont pas rares ; et je crois bien que tous les pays du monde renferment de ces gens qui veulent être libres, à condition qu'ils le seront tout seuls ; qui ne veulent rien au-dessus d'eux, parce qu'ils veulent être les maîtres, et qu'ils croyent la patrie perdue, dès qu'ils cessent d'être en place !

HAZAEL.

Oh ! son humeur se radoucira ; si l'empereur lui témoigne des égards, vous la verrez heureuse et satisfaite...

GOULO.

Oui, seigneur, *si*... mais pensez-vous qu'un prince comme celui-là...

HAZAEL, *l'interrompant.*

Eh ! que savons-nous ?.. s'il est doué d'un bon naturel, peut-être gouvernera-t-il mieux qu'on ne l'imagine...

GOULO.

Il surprendra bien du monde...

HAZAEL.

Ce sera du moins une surprise agréable ; mais voici

voici le maître de cérémonies du palais; Sa Majesté ne va pas tarder...

SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, KULIAF, (*suivi de plusieurs valets qui portent différens meubles, à l'usage du couronnement*).

K U L I A F, *aux valets.*

Avancez d'abord ce marche-pied... Bon. (*On place le marche pied au bas de la pyramide*). Mettez le fauteuil impérial ici.. (*On place un fauteuil d'or sur le marche pied adossé contre le piédestal*). et cette table, ici, en face du fauteuil; bon; c'est cela. (*On place la table devant le fauteuil*). Etendez ce tapis par-dessus. (*On couvre la table d'un riche tapis... Kuliaf prend une clef dont il ouvre une cassette magnifique, que les valets de cour ont apportée aussi; il en tire une couronne d'or, faite en forme de cercle seulement, comme un simple diadême; un sceptre d'or; un grand manteau impérial, et une fourrure enrichie de diamans.... Aux ouvriers*). Mettez tout cela sur la table., fort bien; maintenant vous pouvez vous retirer... A propos... et le livre du serment, n'allais-je pas l'oublier? (*Il tire de la cassette un livre in-folio, dont la couverture imite le maroquin rouge, doré par compartimens... Il le met sur la table*). Et l'écritoire impériale, donc? (*Il tire une écritoire très riche, qu'il met aussi sur la table... Aux ouvriers*). Remportez ce coffre au palais. (*Les ouvriers s'en vont avec la cassette, après avoir salué* Hazaël, *qui les a considérés tout le tems avec* Goulo).

SCÈNE XI.

HAZAEL, GOULO, KULIAF.

H A Z A E L, *à Kuliaf.*

Eh bien! a-t-on trouvé l'Empereur?

K U L I A F.

Oui, Seigneur; il revenait du marché, monté sur un âne.

H A Z A E L.

Va-t-il venir bientôt?

KULIAF.

Il vient, Seigneur; la procession est en marche; mais la foule est si considérable, que le char de Sa Majesté a de la peine à avancer.

HAZAEL.

L'avez-vous vu ?

KULIAF.

Oui, Seigneur ; d'un peu loin, il est vrai ; cependant j'ai pu distinguer ses traits.

HAZAEL.

Comment est-il ?

KULIAF.

Il a l'air noble et fier, à ce qu'il m'a paru...

GOULO, *à part.*

Vos lunettes étaient troubles, mon cher; je le parie.

HAZAEL.

Ressemble-t-il à son père ?

KULIAF.

Pas tout-à-fait, autant que j'ai pu en juger... (*On entend des cymbales et des clairons*). Mais le voilà qui s'avance ; Votre Altesse pourra s'instruire par elle-même de tous ces détails.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, TURLUTUTU, LE GRAND-PRÊTRE, *ses Assistans;* MIAIM, PHARANZOR, PIPAPO, *des Gardes à pied et à cheval, des Musiciens, des Danseurs, le Peuple.*

DESCRIPTION ET ORDRE DE LA MARCHE.

(Hazaël *et* Goulo *se rangent sur l'avant-scène, tandis que* Kuliaf *va au-devant du cortège qu'il guide, et dont il règle les mouvemens et la marche. On voit paraître d'abord les femmes de la cour, couronnées de fleur, et tenant à la main de gros bouquets ; 2°. le Grand-Prêtre, vêtu de blanc, et brodé d'or, avec une couronne de chêne sur sa tête, et ses quatre Assistans, couronnés et vêtus de même, à l'exception de l'étole moins riche ; 3°. le peuple tenant à la main des branches d'arbres ; 4°. six gardes à pied ; 5°. tous les musiciens, jouant de leurs instrumens, et cou-*

ronnés de feuilles de vigne ; 6°. quatre gardes à cheval, caracolant fort joliment ; 7°. des danseurs, exécutant des ballets devant le char de l'Empereur ; 8°. enfin, un char magnifique, traîné par quatre chevaux richement caparaçonnés, dont les housses tombent jusqu'à terre, ayant des couronnes de fleurs sur leur tête, et des panaches flottans de plumes blanches ou vertes ; sur le char, est Turlututu, *debout, s'appuyant sur une pelle, avec un air de conquérant ; il est bossu par devant et par derrière ; Il est en guêtres et en sabots, en veste blanche, à moitié déboutonnée ; tout décolleté, avec une grosse chemise de toile grise ; un bonnet de coton sur la tête, et de la farine sur le visage ; 9°. derrière le char, marchent six gardes à pied).*

CHOEUR et Marche, N°. 3.

Turlututu ! Turlututu !
Si tu veux vivre dans l'histoire,
Apprends qu'on ne règne avec gloire
Que par les lois et la vertu !

Il faut essentiellement observer que tous ces grouppes disparates doivent marcher distants l'un de l'autre, de sorte qu'après que l'un est entré sur la scène, il faut qu'on apperçoive un vuide, avant de voir entrer le suivant. Ces grouppes garnissent d'abord l'avant-scène à droite et à gauche, ensuite les deux côtés du théâtre ; mais de manière que le public voie bien le char. Les gardes à pied se placent aux deux côtés du char ; ceux à cheval se mettent au fond du théâtre. Les musiciens derrière la pyramide ; et les danseurs devant le trône et la table. Quant au char, il faut qu'il traverse seulement la largeur du théâtre, sans trop avancer sur la scène, pour ne pas détruire l'illusion par les chevaux de carton, qui ne se meuvent que par les hommes qui sont dessous et qu'on ne voit pas. Le char s'arrête de manière que les chevaux qui le traînent, sont en partie rentrés dans la coulisse, ce qui laisse l'Empereur en évidence.

Le GRAND-PRÊTRE, *montant à la pyramide. (Aux seigneurs de la cour).*

Je vais inscrire le nom du nouveau Monarque...
Comment faut il le mettre ?

HAZAEL.

Mettez *Turlututu premier.*

Le GRAND-PRÊTRE, *avant d'écrire, se retourne vers le peuple.*

Salut et respect!

Pendant qu'il écrit, la musique joue; tout le monde courbe la tête, et croise ses mains sur sa poitrine, tandis que les danseurs figurent des pas de menuet. — Le voilà écrit!

(*On entend alors un roulement de tambour*).

HAZAEL. *s'avance près du char, et tend les bras à Turlututu, pour l'aider à descendre.*

Seigneur! Votre Majesté veut-elle prendre la peine de descendre du char?

TURLUTUTU, *d'un air stupéfait.*

Ah! ça, dites donc, vous autres! c'est i' eune farce q'vous voulez m'faire? est c' qu'on m'prend ici pour un carnaval?... J'étions ben tranquille, dieu marci! dans not' moulin; et pis v'là q'tout d'un coup, comme je r'venions du marché, à califourchon su' ma bourique, qu'un tas d'monde m'entoure et pis me r'luque comme eune bête curieuse; et pis, v'là qu'après m'avoir salué comme une r'lique, i' m'faisont monter su' la charette que v'là... Laissez donc, que j'leux dis comme ça; pourquoi q'c'est i' faire que vous m'faisez monter là-dessus? c'est i' qu'on va m'conduire à la foire, que j'leux dis comme ça?... Oh! d'abord, j'leux ai dit ça tout comme j'vous l'dis-là; i' sont là tretous pour dire si j'dis vrai.... Eh ben donc; comme j'faisions des façons pour v'nir avec eux, n'ont-i' pas l'insolence de m'prendre d'force et de m'donner des archers pour m'accompaguer, comme si j'étais t'un voleur?...

HAZAEL.

Vous vous êtes trompé, Seigneur; ce sont des gardes qu'on a donnés à Votre Majesté, pour lui faire honneur...

TURLUTUTU.

Tiens! c'te autre! des gardes, comme si je n' m'étais pas toujours gardé moi-même! Appernais,

monsieu' l'moquillard, que je n'sommes ni fou; ni malade, q'par ainsi j'n'ons pas besoin d'garde...

HAZAEL.

Mais Votre Majesté me permettra d'observer...

TURLUTUTU.

Eh ben? ne les v'là t'i' pas encore avec ma Majesté?.... traiter d'Majesté un pauv' garçon d'moulin, qui n'sait pas dire deux!... faut croire qu'i' sont foux, tous ces gens-là...

HAZAEL.

Point du tout, Seigneur; faites-moi donc l'honneur de m'entendre...

TURLUTUTU.

Allons; parlez; j'vous entends...

HAZAEL.

Comme vous êtes l'Empereur de...

TURLUTUTU, *brusquement.*

Ha ha ha... n'v'là t'i' pas q'leu' folie r'commence, à c'te heure?... comment? j'suis l'Empereur, moi?

GOULO.

Vous même :... la loi le veut ainsi.

TURLUTUTU.

Et c't aut' monsieu' qui s'en mêle aussi!... où c'qu'est donc mon empire, si j'suis l'Empereur?

GOULO.

Il est ici; il s'étend sur toute l'île, à soixante lieues à la ronde...

TURLUTUTU.

Oui! c'est ben dit; i' s'étend putôt su' mes sacs d'farine et d'son, qui sont ben à vot' sarvice... mais q'ça finisse, j'vous en prie; et qu'on m'mette à bas d'mon charriot; je n'demande pas mieux que de r'tourner cheux nous; Magdelon m'attend; al' m'a vu partir toute en larmes, la pauvre fille! c'est ma sœur de lait; j'li ons promis l'mariage; et gnia des raisons pour ça.. a' n'saura pas c'que tout ça veut dire, si vous me r'tenez trop long-tems; al' va m'prend' pour un volage, pour un p'tit libartin...

GOULO.

On se chargera de la consoler, Seigneur.

TURLUTUTU.

Oui dà! il est sans gêne, c'monsieu'! c'est i' vous qui s'en charge? oh! je n'veux pas qu'un aut' que moi la console. (*Il se démène comme un fou*). Allons, qu'on m'descende ben vîte; aussi non, je m'jette à terre et je m'casse la tête d'désespoir... oh! d'abord; j'suis capable d'tout, tel que vous m'voyez...

HAZAEL *lui tendant la main.*

Appuyez-vous sur moi;... quand vous serez à terre, nous allons vous expliquer ce que vous ignorez encore...

TURLUTUTU *lui secouant la main lourdement.*

Ah! vous voulez m'donner une poignée d'main?.. je l'veux ben. (*Il saute tout d'un coup en bas du char*). Ah! me v'là débarrassé d'ma charrette! c'est ben heureux! (*On l'entoure aussitôt avec de grandes marques de respect*). Comme i' sont ben élevés, donc, tous ces gens-là! (*Il vient sur l'avant-scène.... à part*). Si j'pouvions m'échapper par queuq' trouée, comme je r'tournerions ben vîte à not' moulin!...

Le GRAND-PRÊTRE.

Seigneur Turlututu! daignez monter sur ce fauteuil impérial, disposé exprès pour la cérémonie de votre couronnement!...

TURLUTUTU, *fixant d'un air bête tous les assistans.*

Ah! ça, mais! c'est donc pas t'un badinage, tout ça? j'suis ti' l'Empereur, ou je ne l'suis ti' pas? (*Au grand-prêtre*). Allons, monsieu' l'curé, vous qu'avez l'air du moins d'un homme posé et incapable d'dire des ment'ries, dites-moi c'qu'en est; j'vous en prie; dites-moi ça aux pus juste... t'nez, si vous me l'dites,... (*Il lui donne un petit soufflet sur la joue, amicalement*). vous s'rez ben genti'; j'vons donnerai queut' chose.

Le GRAND-PRÊTRE.

Seigneur! je vous jure par le Dieu de nos pères,

qu'on ne vous a pas trompé ; l'Empereur défunt, dans son testament, vous déclare son fils légitime et son unique héritier... on vous donnera sur ce grand événement tous les détails que vous exigerez, quand vous serez rendu au palais ; à ce moment, le tems presse ; le peuple, les prêtres et les grands officiers de la couronne de l'île verte, sont rassemblés ici pour l'inauguration de Votre Majesté...

TURLUTUTU.

I's sont ben bons, certainement ! de s'donner tant d'peine pour mon inoculation !...

Le GRAND-PRÊTRE, *montrant Hazaël.*

Voilà le prince *Hazaël*, votre plus proche parent, généralissime de nos troupes de terre et de mer...

(*A mesure qu'on détaille les qualités, Turlututu marque un degré de plus d'étonnement et de respect pour Hazaël, qu'il salue plusieurs fois, ayant son bonnet à la main*).

Président du grand Conseil d'État...

TURLUTUTU, *tout ébahi, en regardant Hazaël.*

Ah ! ah !

Le GRAND-PRÊTRE.

Chef suprême du Conseil du Commerce...

TURLUTUTU.

Ah ! ah !

Le GRAND-PRÊTRE.

Et premier Prince du sang impérial de l'île verte.

TURLUTUTU.

L'permier prince du... ah ! diantre ! c'est ben d'l'honneur pour moi... Monseigneur, j'vous présentons nos très-humbles respects !

GOULO.

Au contraire ; c'est son Altesse qui vous offre les siens...

TURLUTUTU.

Ah ! c'est donc eune Altesse, c'monsieu'-là...

GOULO.

Oui, Seigneur ; puisqu'il est votre cousin-germain...

TURLUTUTU.

Ah ! c'est là mon cousin-germain ?... il a, pour le moins, aussi bonne tournure q'moi !... C'est pourtant drôle, ça !... j'n'avais pas d'parens dans l'monde, et j'n'étions qu'un p'tit bon homme d'apprenti-meûnier dans un village... v'là q'me v'là Empereur, et qui m'vient des cousins-germains qui sont des princes ! c'est i' pas ben glorieux, c'te bonne fortune-là ? (*à Goulo*) Et vous, quoi t'est-ce que vous êtes ?

HAZAEL

Son Excellence est le Gouverneur de ce canton.

TURLUTUTU.

Comment donc ? mais ; j'sommes tretous en grandeur, ici ; v'là une Altesse ; v'là une Excellence ; et pis moi, j'sis une Majesté... gnia rien d'pus superbe q'çà... Stapandant, mes amis l'peuple, j'pouvons ben vous assurer qu'on a mal fait d'fisquer les yeux sur moi, pour en faire la Majesté de c' pays ci. Si c'était tout du moins not' maît' d'école, encore passe ; mais moi ! ah, mon dieu ! ça m'fait pitié, tant seul'ment ! un Empereur qui n'sait pas même son alphabet ! (*Au Grand-Prêtre*). Eh ben ! voyons, à présent.... Quoi t'-ce qu'i' faut que j'fasse pour régner ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous l'allez voir... Que Votre Majesté se place d'abord sur ce fauteuil.

TURLUTUTU, *montant les gradins.*

Avec volontiers ; j'fais tout c'qu'on veut, moi ; oh ! j'ons d'la fermeté ; me v'là su' l'fauteuil. (*On s'approche, pour lui ôter ses guetres et ses sabots*). Eh ben ! eh ben ! est-ce que vous allez m'déchausser ? (*On lui met des bas de soie rouges ou blancs, à coins d'or*). Ah ! par exemple, j'n'ons pas t'encore vu d'si jolies chaussettes que çà. (*On lui met des souliers d'or, à rosettes*

rosettes de diamans. Oh ? q'c'est donc bieau ! des sabots d'or avec des ficelles d' diamans !... Ah, ça, vous aut' ! n'perdez pas mes sabots, ni mes guêtres ; on n'sait pas c'qui peut arriver...

GOULO.

Bon, Seigneur ! quelle idée, dans un empire qui subsiste depuis plus de deux mille ans !

TURLUTUTU.

C'est égal ; on n'peut jurer de rien...gnia des pays où c'que...Enfin, i' n'faut qu'une *virvouste* pour ça. (*On le fait tenir de bout ; et on lui lave la figure avec une éponge et de l'eau apportée dans un bassin d'argent*). Douc'ment, douc'ment donc, monsieu' l'barbier! comme vous y allez! vous m'bousculez toute la figure. (*Il renifle*). Ah, diantre! v'la d'l'iau qui sent l'muguet ; al' sent fièrement bon, c'te ieau là... J'vois ben qu'on veut faire d'moi un Empereur muscadin. (*On lui ôte son gillet, tandis qu'il garde encore son bonnet de coton sur sa tête*). Est-c'que vous m'allez coucher ? oh ! j'veux souper auparavant. Ah! c'est c' bieau habit-là qu'on va m' mettre.. Diantre! (*On lui met le manteau impérial*). ça fait z'une belle roguingotte... Magdelon n'me reconnaîtra pus, avec c'te rob' de chamb'-là. (*On lui met un camail d'hermine*). Ah, ça ! comben faut-i' mettre d'justaucorps, pour et' Empereur? j'vas étouffer par-là d'sous. (*On lui passe un colier d'or, terminé par des glands*). La jolie cravatte q' ça fait ! comme j'vas donc êt' aimable ! toutes les filles courront après moi... mais j' f'rai l' dédaigneux... (*Il prend un air méprisant*). fi !.. fi !... vous êtes laides !..

LE GRAND-PRÊTRE.

Silence et respect ! (*Il prend la couronne, et lui ôte son bonnet de coton*). Vous allez répéter après moi, peuple de l'Isle-Verte ! je vais proférer les paroles sacrées, qu'on ne prononça jamais qu'en tremblant, dans cette auguste cérémonie.

(*Il chante ; et le peuple a la tête baissée jusqu'après le couronnement*).

N°. 4.

« Berlik, berlok !

LE PEUPLE.

« Berlik, berlok !

LE GRAND-PRÊTRE, *tenant d'une main, la couronne très-élevée, et de l'autre le bonnet de coton, à une hauteur égale).*

Perlin pinpin !

LE PEUPLE, *toujours courbé.*

Perlin pinpin !

LE GRAND-PRÊTRE.

Cruchi crucha !

LE PEUPLE.

Cruchi crucha.

TURLUTUTU, (*regardant le grand-prêtre*).

Quoi t'est-ce que vous dites donc là, monsieu' l'curé ? v'là des mots qui m' faisont peur...

LE GRAND-PRÊTRE, (*lui posant la couronne sur la tête*).

Anti Jacobinitas !

(*Aussitôt, les tymbales et les instrumens partent ensemble avec éclat, tandis que tout le monde met un genou en terre*).

LE GRAND-PRÊTRE, (*lui donnant le sceptre en guise de canne*).

(*sans chanter*). Que ce sceptre vous aide à marcher droit, dans le chemin de la justice !

TURLUTUTU, (*voyant qu'on lui a ôté sa pelle*).

N' perdez pas ma pelle...

HAZAEL, (*à genoux aux pieds de Turlututu*).

Je promets de servir votre Majesté, conformément aux loix de l'Isle-Verte... et tous ses habitans vous le promettent aussi par ma bouche.

TURLUTUTU.

C'est bon ! j'sis content d'vous tertous... et qu'on charrie droit, entendez-vous ; car, eune fois que j'saurai c'que c'est q' d'et' Empereur, je n'badinerai, ma foi, pas.

LE GLAND-PRÊTRE, *(ouvrant le livre devant lui).*

C'est à vous maintenant ; Seigneur, de faire le serment qui est écrit tout au long, en lettres d'or, dans le livre impérial.

TURLUTUTU, *embarrassé.*

J'entends ben ; mais faut m'donner l'tems d'apprendre à lire.

LE GRAND-PRÊTRE.

De plus, il faut signer...

TURLUTUTU.

Eh ben ! c'est bon ; j'vas faire eune croix... *(Il prend la plume ; la tient tout par le haut bout, et fait, sur le livre, une pataraphe toute de travers).* Écoutez, mon peuple ; s'i' n's'agit que d jurer pour êt' tranquille, j' jurons d'pratiquer d'mon mieux possible, tout c' qu'i' gnia dans c'livre ; c'est dit.... mais qu'on ne m'fasse pas jurer davantage ; j'n'avons qu'eune parole ; j'sis un honnête homme ; et n'faut pas faire tant d'sarmens, quand on compte su' la probité du monde... si on s'en méfie, c'est encore pus pis ; trente six mille sarmens n'y f'ront rien... Allons, c'est i' fini ? allons nous souper ?

KULIAF, *criant.*

A l'ordre ; allignez-vous ; que la marche commence, et retournons au palais.

(La marche continue ; deux hommes forts portent Turlututu *assis sur leurs mains croisées, tandis que deux autres hommes portent la queue de son manteau ; ils font le tour du théâtre, au son des instrumens, et le replacent sur le char, où il reste debout, son sceptre à la main ; le char disparaît, tout le cortége le suit, en chantant) :*

Turlututu ! Turlututu !
Si tu veux vivre dans l'histoire,
Apprends qu'on ne règne avec gloire,
Que par les lois et la vertu !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une galerie à perte de vue, soutenue par des colonnes, et très-richement décorée. Il y a dans cette galerie un trône adossé à la seconde ou troisième coulisse, à la droite du spectateur; aux deux côtés de ce trône, sont placés des gardes en faction. Précisément en face du trône, du côté opposé, la coulisse représente l'entrée d'une alcove fermée par un rideau magnifique. Au fond du théâtre, sont quatre sentinelles en faction; mais ce doit être des enfans, parce que la distance figurée par la décoration suppose que les plus grands soldats paraissent petits de si loin. Il y a aussi deux gardes immobiles de chaque côté de l'alcove. On voit en outre dans la galerie, des statues d'or, des candélabres, de riches canapés, des coussins, des tabourets, et des bancs couverts de tapis magnifiques. Lorsqu'on lève le rideau, une troupe de jeunes femmes vêtues de blanc, couronnées de roses et parées de guirlandes de fleurs, forment une ligne diagonale de la gauche à la droite du spectateur, en partant du fond du théâtre, à peu près, jusqu'à l'avant-scène, ayant toutes les yeux tournés, et les bras tendus vers l'alcove où est TURLUTUTU. *Pendant que les chœurs reprennent le chant, et pendant les ritournelles, des femmes et des hommes exécutent des danses.*

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLINA, LES FEMMES DU PALAIS, *chantant ou dansant; huit ou dix factionnaires placés à leurs différens postes.*

CHŒUR, N°. 5.

AMELINA *aux danseuses.*

(*Sans danser.*) Gentilles bergerettes,
Fillettes,
Jeunettes!
Gentilles Bergerettes!
Dans ce séjour
Chantez les charmes de l'amour!

LE CHOEUR *répète.*

(*On danse*) Gentilles bergerettes, etc....

AMELINA.

Graces de la jeunesse,
(Sans danser). Ivresse.
Tendresse,
Sachez avec adresse
Dompter les cœurs
Avec ces attraits séducteurs!

(On danse). L'ORCHESTRE *répète.*
(Mineur). AMELINA.

(Sans danser) Qu'ici chacun soupire,
Désire,
Respire,
L'agréable délire
Qu'inspire
L'amour
Et sa brillante cour!

L'orchestre continue le mineur, pendant qu'on danse.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, TURLUTUTU.

TURLUTUTU *(passant sa tête entre les rideaux de son alcove)*.

Quoi t'est-ce donc que j'entends-là? du d'puis c'matin, v'là q'ça m'bourdonne dans les oreilles, ni pus ni moins q'des chœurs de r'ligieuses? est-c'qu'on chante les vêpres par ici?

AMELINA, *(s'approchant de l'alcove, et mettant un genou en terre)*.

Seigneur! c'est la cérémonie journalière à laquelle il faudra bien que Votre Majesté s'accoutume. Tous les matins, au lever du soleil, les femmes du palais viennent chanter dans cette salle les jeux, l'amour, les ris et les plaisirs que semble annoncer le retour de l'aurore; et c'est ce qu'on appelle à la cour le petit-lever de l'Empereur.

TURLUTUTU.

Oh ben, moi; j'vous disons grand marci d'toutes ces belles sarimonies-là. Je n'sommes pas t'accoutumé à m'réveiller au bruit d'un tas d'belles dames qui chanteronnont auprès d'mon lit, et puis qui fesont des rigaudons comme des cabris... A not' moulin, j'n'avions pas t'aut'chose pour eù-m'réveiller, que l'chant du coq et pis l'choru' d'nos ânes... Stapendant, mes dames, vous pouvez continuer, du moment q'c'est l'usage, je n'voulons rien déranger d'vos habitudes... Ah! n'vous t'nez donc pas com'ca à genoux; est-c'qu'un homme vaut la peine qu'on s'prosterne tout à plat d'vant.

li, quasi comme si c'était-z'un saint ?... J'sis t'encore Empereur à c'matin ; ça, pour ça, j'vois ben q'c'est pour tout d'bon ; je n'pouvons pus en douter... Mais j'dis, un Empereur, ça meurt tout comme un autre ; et m'est avis qu'i' n'faut jamais s'met' en adoration par d'vant queut'chose qui meurt, entendez-vous ? et j'voulons et j'prétendons qu'on n'adore ici dorsénavant que c'ti-là qui n'meurt jamais. (*Il ôte son bonnet de nuit, qui est un coëffe de mousseline avec une houpe de dentelle, et un beau ruban à fleurs d'or ; et le tient à la main, en faisant avec sa tête des inclinations à toutes les dames*). Ah ! ça, mesdames ! j'vous en prie ; r'levez-vous su' vos jambes ; et pis j'vas me l'ver ; et pis nous déjûn'rons trétous ensemb'e ; j'vous invitons trétoutes à déjûner... c'est dit, nous mang'rons des huit' vertes !...

AMELINA.

Seigneur, Votre Majesté ne peut pas se lever elle-même ; l'usage ne le permet pas...

TURLUTUTU, *interdit.*

Tiens ! l'usage ! Ah ! ça ; j'vous avertis q', si l'usage m'contrarie par trop, j'm'en irai, et j'laisserai-là l'empire, moi... pardi ! oui ! faudra, parce que c'est l'usage, que j'sois-là campé dans mon lit comme un perclus, sans bouger ni pieds, ni pattes, jusqu'à c'qu'i' plaise à c'ti-là qu'est chargé d'm'habiller, d'venir me mett' mes bas et mes chausses, ni pus ni moins qu'à un p'tit enfant qu'est en nourrice ! Oh ! que nenni ! qu'on m'baille mes habits ; j'voulons me l'ver tout seul.

AMELINA.

Seigneur, les officiers de la chambre sont toujours là, dans la pièce voisine, tout prêts à se rendre ici, au premier signal de Votre Majesté. (*Elle prend une sonnette d'argent qui se trouve sur une table auprès du lit*). Je vais les faire venir... (*Elle sonne ; et à l'instant arrive Kuliaf, suivi de quatre nègres portant chacun les habits du matin de l'Empereur.*

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, KULIAF, *quatre nègres.*

KULIAF.

Votre Majesté a-t'elle bien passé la nuit ?

TURLUTUTU, *passant toujours la tête.*

Monsieur, c'est ben d'l'honneur q'vous m'faites, assurément... J'n'ons pas si mal dormi ; si c'n'est que

c'lit-là est trop mou, trop douillet pour moi. Un matelat d'crin, et pis eune bonne paillasse d'paille d'avoine, j'aimons mieux ça q'toutes vos plumasseries, dans quoi qu'on enfonce comme dans du beurre ; à c'matin, je n'pouvions quasi pus m'ravoir d'la-d'dans... Mais dites-moi donc, c'était pas vous qu'était-là, quand je m'sommes couché hier au soir ?

KULIAF.

Non, Seigneur ; je ne suis que votre premier gentilhomme du matin ; c'est le gentilhomme du soir qui a eu l'honneur de déshabiller hier Votre Majesté.

TURLUTUTU.

Ah, ben ; c'gentilhomme-là n'est pas du tout un homme genti' ; car i' m'a fait coucher sans souper... ..., morgué ; qu'i' n'y r'vienne pas ; car j'li garde eune dent... c'est seur, ça.

KULIAF.

Seigneur, l'usage immémorial du pays, c'est que l'Empereur se couche à jeun le jour de son couronnement...

TURLUTUTU.

C't usage-là n'a pas l'sens commun ; et pour quoi ça, si' vous plaît ?

KULIAF.

Pour attirer sur son règne les bénédictions du ciel.

TURLUTUTU.

Ah ! queuq'ça fait au ciel que j'soupe ou q'je n'soupe pas ?... au reste ; passons là-d'sus ; eune fois n'a pas couteume ; j'espère ben qu'on n'me couronnera pas tous les jours... v'là c'qui m'en plaît. *Les quatre eunuques s'approchent de son lit.* Qu'est-ce que c'est q'ces p'tits blondins-là ?

KULIAF.

Seigneur, ce sont les eunuques du palais, chargés de votre garde-robe...

TURLUTUTU.

Queuq'c'est q'ça, des *eunuques* ? j'n'ons jamais d'ma vie entendu parler d'ça.

KULIAF.

Ce sont des esclaves qui viennent de l'Afrique, et qu'on appelle *eunuques*, parce que...

TURLUTUTU, *l'interrompant.*

Ah ! d'Afrique ! c'est-i' un faubourg près d'ici, l'Afri-

que? c'est donc un pays tout noir, qu'il y vient com' ça des gens qu'ont le visage tout brouzé?

KULIAF.

C'est le climat brûlant...

TURLUTUTU, *vivement.*

Gnia pas d'climat qui tienne, monsieu'; j'vous dis q'je n'veux pas t'être eunuque, moi;... et que c'pays-là, où c'qui pousse des eunuques, ne m'convient pas... c'est-i' clair, ça? (*Les eunuques donnent les bas à Kuliaf qui les met à l'Empereur*). Ah ça! est-c'que ces D'moiselles vont rester là, tandis que j'm'habille?... j'vous faisons ben excuse, toutes les belles madames, mais c'est que j'n'aimons pas t'à voir tant d'monde qu'ça, quand j'me-yève;.... ça m'effarouche, et j'sommes tout ahuri.

AMELINA.

Seigneur, l'usage veut que l'Empereur ait toujours des femmes à son petit-lever.

TURLUTUTU *à qui l'on a passé son petit pet-en-l'air, saute en bas du lit, en pantouffes, ayant son bonnet de nuit sur la tête.*

Ah ça, t'nez, j'vous en prie, entendons-nous? quoi-t'est-ce que vous voulez dire par mon *petit-lever?* est-ce qu'i' gnia ici plusieurs façons d'se lever?

KULIAF.

Il y a le grand et le petit-lever, Seigneur; à présent que Votre Majesté sort du lit, c'est le petit-lever... après votre déjeûner, tous vos ministres et vos courtisans se rendront ici; et ce sera le grand-lever.

TURLUTUTU

Queu's histoires que vous m'faisez-là, donc? oh ben, moi, j'me lève tout d'eune pièce, et je n'voulons pas d'toutes ces simagrés-là, entendez-vous?

AMELINA.

Il n'est pas en votre pouvoir de les empêcher, Seigneur...

TURLUTUTU, *courant après les femmes.*

Ah! ah! nous allons voir ça, par exemple. Eh ben, mesdames, commencez par vous en aller. (*Il les chasse avec les deux pans de son pet-en-l'air*)... Houst! houst! et quant au déjeûner, dont auquel que j'vous y avions invitées; ça s'ra pour eune aut' fois... quand j's'rons pas content d'vous, et d'pus bonne humeur que je n'sis... Je m'dédis... je r'tire ma parole; et pas pus d'hult' vertes

huit' vertes que d'su' ma main... *Elles s'en vont précipitamment ; il les pourchasse comme des poules qu'on veut faire rentrer dans l'écurie*). Pss ! pss! allez, allez...

SCENE IV.

TURLUTUTU, KULIAF, *quatre Nègres.*

TURLUTUTU, *éclatant de rire.*

Ha ha ha ha ha; (*à Kuliaf*). avez-vous vu comme j'leux ons donné la chasse? oh! je n'me gênerai pas, d'abord, moi; du moment que j'sommes l'Empereur pour tout d'bon, j'leu' f'rai voir que j'sais régner.

KULIAF.

Seigneur, c'est très-galant de votre part, assurément.

TURLUTUTU.

C'est galant? ti' pas vrai? oh! j'sais vivre, moi... (*à part*). il est genti', c'gentizomme-là... (*Il lui donne de petits soufflets en signe d'amitié*)... J'vous aimons ben, dà; j'sommes content d'vos sarvices; et j'vous baillerai eune bonne place, pus meyeure encore, que c'telle-la' que vous avez...

KULIAF, *le saluant profondément.*

Je suis pénétré de vos bontés...

TURLUTUTU, (*se promenant et se regardant avec admiration*).

Hein, hein, hein, hein... j'ai ti' pas déjà un air d'Empereur, avec mon p'tit pet-en-l'air? ça m'va ben; pas vrai que ça m'va ben?

KULIAF.

Parfaitement, Seigneur...

TURLUTUTU, *se campant dans un sopha.*

Ah! ça, faut aller m'querir à déjeûner; car j'ons conservé, quoiq'prince, mon estomach d'garçon meûgnier...

KULIAF.

On y va, Seigneur... (*Il fait signe aux eunuques*). Eunuques, le déjeûner de Sa Majesté... *Ils s'en vont.*

TURLUTUTU, *les rappellant.*

A propos... où est-ce donc qu'on a mis ma veste, mon gilet, mes guêtres, mon bonnet de coton et pis mes sabots? j'voulons qu'on m'rapporte tout ça par-ici; qu'ça reste sous mes yeux, à côté d'moi, pour me r'souv'nir d'mon village, en CAS d'besoin, entendez-vous?

KULIAF.

On va vous les apporter, Seigneur. (*à part*). Il ne manque pas d'une certaine philosophie, pourtant.

(*Les eunuques s'en vont*).

TURLUTUTU, *les rappellant encore.*

A propos, écoutez donc, messieux les p'tits noirots! a-t-on songé à c'que j'ons ordonné hier soir?

KULIAF.

A quoi, Seigneur?

TURLUTUTU.

Est-c' que j'n'ons pas donné des ordres pour qu'on aille querir Magd'lon, la fille du meûgnier, cheu qui q'j'avons été induqué? et pis l'père et pis la mère? et pis leu' frère, qu'est dans un emploi queut' part par-ici, dans c'te ville capitale où c'qu'i' fait les commissions, à c'que j'imaginons... j'voulons avoir ici toute la famille, d'abord...

KULIAF.

Le capitaine des portes du palais, et le grand-Écuyer ont fait partir ce matin les voitures de votre Majesté pour chercher cette famille que vous aimez.... excepté le fils dont vous parlez, et dont on ignore l'état et l'adresse...

TURLUTUTU.

I' s'appelle Gros-Jean; i' s'tient ordinairement autour du palais, dans son bureau là où c'qu'i' décrote les valets-d'pied, quand i' n' fait pas d'commissions...

KULIAF.

Gros-Jean? oh! oh! Seigneur, me voici au fait; nous le connaissons tous; c'est celui qui fait le plus d'ouvrage pour les gens de la cour... (*aux eunuques*). N'oubliez pas de faire avertir Gros-Jean, de lui dire que Sa Majesté le demande, et d'enjoindre, de la part du prince, aux Commandans des postes militaires, de le laisser passer sans difficulté.!

(*Les eunuques s'en vont*).

SCÈNE V.

TURLUTUTU, KULIAF.

TURLUTUTU, *toujours assis.*

C'est fort ben arrangé comme ça... j'vas donc déjûner! j'varrai ici Gros-Jean et toute sa famille! et pis, on m'rendra mes sabots et mon équipage d'meûgnier; j'sommes content... au possib'e! (*il saute de joie sur son fauteuil*). Ah! mon Dieu! queu' plaisir

d'bonheur que j'vas t'avoir su' l'trône ! (*à Kulif*). Il Comment est-ce ti' qu'on vous appelle, vous ?

K U L I A F, *saluant.*

Kuliaf, Seigneur, pour vous obéir...

TURLUTUTU, (*relevant un coté de son bonnet de nuit pour mieux entendre*).

Comment q'vous dites ça ? gnia-ti' pas du *gniaf* dans c'nom-là ?... c'est égal ; assiettez-vous là, tout à côté d'moi ; j'voulons d'viser avec vous, Monsieur gniaf.

K U L I A F., *hésitant.*

Seigneur, le respect dû à votre toute-puissance, s'oppose essentiellement à ce que j'ose m'asseoir devant vous.

T U R L U T U T U.

Allons, allons ; j'vous disons d'vous asseoir, moi ; ma toute-puissance veut qu'on l'i obéisse ; c'est-là l'respect que j'demandons.

K U L I A F, (*s'asseoyant sur le même canapé où est l'Empereur*).

Je ne résiste pas à des ordres si positifs.

T U R L U T U T U.

Écoutez, mon cher t'ami ; m'faut quenqz'un, en qui j'ayons confiance ; vous m'paraissez t'èt' un quenq'-z'un d'comme i'faut ; et j'voulons faire de vous mon Conseiller d'cabinet...

K U L I A F.

C'est beaucoup trop d'honneur pour moi ; vous avez à la cour des hommes d'un rare mérite, qui ont des droits bien plus sacrés que les miens à l'honneur de votre confidence ; le Premier Prince du Sang de l'Isle-Verte, qui est votre cousin germain, et bientôt le beau-frère de Votre Majesté...

T U R L U T U T U, *étonné.*

Bah ! c'est-i' vrai, ça ? je n'l'ons pas t'encore vu, tant seul'ment !...

K U L I A F.

Pardonnez-moi, Seigneur ; c'est lui, c'est Hazaël, qui vous donnait hier la main pour descendre du char impérial....

T U R L U T U T U.

Ah ! c'est c'ti-là !... diant'e ! ça fait z'un fier bel homme !... Mais comment q'ça s'peut faire que vous disez comme ça qu'i' va t'èt' mon bieau-frère ? j'n'avons pas t'encore d'femme, ni d'frère, ni d'sœur....

KULIAF.

Vous vous trompez, Seigneur; vous avez une sœur... la princesse *Cabouskn*, fille du défunt Empereur, votre père... C'est elle que le prince Hazaël doit épouser, avec le consentement de Votre Majesté...

TURLUTUTU, *se levant.*

Comment, j'ons eune sœur, moi? et je n'l'ons pas t'encore vue? où c'qu'alle est; c'te sœur-là? a' n'm'aime donc guère, puisqu'al' se cache com' ça? oh! j'voulons la voir, l'embrasser tout mon saoul, et qu'al reste ici toute la journée à m'divartir... Holà, les gardes du corps de mon corps! qu'on aille querir ma sœur, et tout d'suite encore!

KULIAF.

Arrêtez, Seigneur; l'usage défend que votre sœur paraisse ici le matin. D'ailleurs, il n'est pas encore jour chez son Altesse...

TURLUTUTU, *regardant en l'air.*

I' n'fait pas t'encore jour, vous dites?.. bah! eh! d'où vient donc qu'i' fait clair ici, comme en plein midi? comment est-c'que ça s'fait i', qu'i' fasse jour cheu z'une Majesté, et qu'i' n'fasse pas jour cheu z'une Altesse?

KULIAF.

Mais, Seigneur, un Empereur a bien plus de devoirs à remplir qu'une simple Princesse; et il est plus permis à celle-ci qu'à celui-là de dormir tard...

TURLUTUTU.

Ah! bon; j'vous entends.., c'est parler en honnête homme: ça... eh ben; voyons; quoi c'est-c'que j'avons à faire pour que tout l'monde soyont contents d'moi? dites-moi ça sans barguiner.

KULIAF.

Un Empereur ne saurait contenter tout le monde; ni même un homme en place. S'il est juste, les intrigans se plaignent; s'il est injuste, les honnêtes gens murmurent...

TURLUTUTU, *réfléchissant.*

I' murmurent, vous dites?.. dame! c'est pourtant vrai, ça... j'voudrions pourtant ben, tout du long d'mon règne, q'tout l'monde disît comme ça: « diant'e! » c't Empereur Turlututu; gnia pas son pareil dans » l'monde des mondes »!... Comment est-c'que j'm'y

prendrons? j'voudrions tâcher d'n'êt' ni juste, ni injuste. i' m'faut u'bons avis, pour ça faire...

KULIAF.

Seigneur, je ne connais pas de meilleur moyen de vous tirer d'embarras, que de suivre les idées et les plans de votre grand Conseil d'Etat; excepté *Hazaël*, qui le préside par droit de naissance, et qui possède d'ailleurs, dans un âge encore verd, toute la prudence de la vieillesse; ce sont tous magistrats et généraux séxagénaires, dont l'expérience et les services vous guideront parfaitement dans la carrière difficile où vous entrez...

TURLUTUTU, *lui serrant la main.*

J'sis ben aise que vous m'disiez ça... Et, quand est-ce qu'il a couteume de s'rassembler, l'grand Conseil d'Etat?

KULIAF.

Tous les jours après dîner, Seigneur, dans la chambre secrette, appellée le Cabinet d'Etat, qui est tout au fond de vos appartemens...

TURLUTUTU.

Gnia donc très-ben des chambres et des cabinets dans c'te maison-ci? c'est singuyer, ça; oui-dà!... et ons-je ti' l'droit d'y assister, à c'Conseil-là?

KULIAF, *souriant.*

Il serait plaisant que vous ne l'eussiez pas, ce droit-là, puisque c'est vous qui le donnez aux autres.... *Hazaël* n'est jamais censé le présider qu'en votre absence et en votre nom; car...

TURLUTUTU, *le faisant taire.*

Schtt! schtt! v'là qu'on vient... nous r'causerons nous deux; n'faut pas qu'on sache rien d'tout c'que j'vous ons dit-là, entendez-vous?... j'passerais pour eun' bête! *Motu'!* (*Kuliaf se lève*).

SCÈNE VI.

TURLUTUTU, KULIAF; *les quatre Nègres apportant des plats, une table et tout l'attirail d'un déjeûner splendide; une foule de Peuple entrant avec eux.*

TURLUTUTU, (*à un eunuque qui apporte ses habits de meûnier*).

T'es t'un bon enfant, toi; campe-moi tout ça su' mon lit, dans l'alcove. (*L'eunuque, avant de lui obéir, met un genouil en terre*). I's'ont comme ça eune drôle d'manie dans c'pays-ci, d'adorer l'monde à tout bout d'champs... Enfin! faut prend' patience; les abus nes'corrigeont pas

tout d'suite : on n'a pas bâti l'Isle-Verte en un jour ! (*il se lève*). Ah ! j'vas donc déjûner, enfin !... il est tems... (*il se retourne et apperçoit le peuple qui se ticnt debout, la tête découverte*). Tiens ! tiens ! (*à Kuliaf, qu'il prend par le bras, qu'il mène en un coin de l'avant-scène, et à qui il parle à l'oreille*). Dite-donc, mon ami Gniaf ; qu'est-ce que c'est q'tout c'monde-là ? ça m'a l'air des espions...

K U L I A F, *tout bas.*

Gardez-vous, Seigneur, d'en murmurer tout-haut ; le peuple de cette capitale a le droit d'assister au déjeûner de votre Majesté ; jamais on ne le lui a contesté ; il ne faut pas vous faire haïr pour ces choses-là...

T U R L U T U T U, *tout bas.*

Ah ! bon ; ma Majesté n'savait pas ça...

K U L I A F.

Ils sortiront tous, dès que vous vous leverez de table...

T U R L U T U T U.

Faut-i'leux dire queut'chose d'agriab'e ? d'ben tourné ?

K U L I A F.

Non, Seigneur ; il n'est pas nécessaire ; seulement vous pouvez, avant de vous mettre à table, passer devant-eux une seule fois, en leur faisant, d'un air gracieux, une petite inclination de tête...

T U R L U T U T U.

Ah ! j'entends... mon Dieu ! q'ceux-là qui s'faisont mal venir du peuple, sont donc bêtes, puisqu'i' n'faut q'des façons gracieuses pour s'en faire aimer !... et... faut i' leux faire un cadeau ?... leux donner la pièce ?... leux payer l'pour boire ? vous entendez ben ?...

K U L I A F.

Non, Seigneur ; ils se croiraient humiliés ; ce sont pour la plupart des marchands aisés, des artisans honnêtes, qui vivent très-bien du travail de leurs mains...

Pendant toute cette conversation à demi-voix, on prépare la table, on dresse les plats...

T U R L U T U T U, *à Kuliaf.*

Vous allez voir comment que j'vas m'y prendre. (*Il fait le tour du théâtre ; passe devant le peuple, en faisant jabot et saluant tout le monde avec un air petit-maître très-gauche. à Kuliaf*). Avez-vous vu ça ? hein ? qu'en dites-vous ?...

K U L I A F.

... Très-bien, Seigneur !... maintenant vous pouvez prendre place à cette table.

TURLUTUTU.

Quoi ? tout seul ?

KULIAF.

Oh ! tout seul ; c'est un usage sacré ; si je mangeais avec vous en public, il y aurait peine de mort pour votre serviteur...

TURLUTUTU, *s'asseoyant.*

(*avec effroi*). Peine d'mort ! Ah ! mon dieu ! queux lois q'ces lois-là ! en c'cas-là, restez d'bout...j'déjun'rai tout seul.

KULIAF, *au peuple.*

Peuple de l'Isle-Verte, vous êtes avertis et vous direz à vos familles qui le rediront à leurs voisins, afin que cette grande nouvelle parcoure tout l'empire sur l'aile de la renommée... que l'Empereur *Turlututu* va déjeûner....

LE PEUPLE, *saluant.*

Ainsi soit-il !

TURLUTUTU, *à Kuliaf.*

Quoi t'est-c'qu'i' gnia dans c'plat ?

KULIAF.

Seigneur, c'est une soupe à la crême, au sucre et à la fleur d'orange...

TURLUTUTU, *voulant en prendre.*

Ah ! diantre ! ça doit êt' fameux, ça !

KULIAF, *lui retenant sa cuillèr.*

Arrêtez, Seigneur !... je ne puis manquer aux devoirs de ma charge... il faut que ce soit moi qui vous porte à la bouche les trois premières cuillerées...

TURLUTUTU, *interdit.*

Vous m'avez quasi fait peur ; j'ons cru q'c'était d'la poison, moi... mais dite-donc, en v'là ben d'une autre, à c'te heure ! faut donc m'laisser faire ni pus ni moins qu'un enfant au maillot ?... allons, soit ; je l'veux ben.

(*Il ouvre une bouche énorme*).

KULIAF, (*prenant une cuillerée de soupe, souffle dessus*).

Peuple de l'Isle-Verte !...vous êtes témoin de ma fidélité à remplir mon devoir... vous allez compter les trois cuillerées suivant l'usage...

TURLUTUTU, *se fâchant.*

Ah ! ça ; finissez vos sarmons, tandis q'j'ons l'air d'monsieu' Gobbe-mouche, avec ma bouche toute grande ouverte ?...

KULIAF, *lui donnant la première.*

Une....

LE PEUPLE.

Une....

TURLUTUTU.

(*à part*). J'crais qu'i' sont foux, moi...
(*Il r'ouvre encore la bouche*).

KULIAF, *lui donnant la seconde.*

Deux....

LE PEUPLE.

Deux....

TURLUTUTU, (*jettant les hauts cris, et se levant en fureur*).

Ahi ahi ahi! vous m'brûlez, bête q'vous êtes!... tiens! c'est vrai, dà; c't animal-là; i' n' s'apperçoit tant seul'ment pas q'c'est trop chaud...

KULIAF.

Mille et mille millions de milliards de pardons, Seigneur! grace! mille et mille millions de milliards de fois grace! j'ai vu que vous vous impatientiez à la première; je n'ai pas osé souffler sur la seconde....

TURLUTUTU, *portant la main à sa bouche.*

Oui? et, à cause d'ça, faut m'mett' la mâchoire en compote, n'est-ce pas?... Allons; j'n'ai pus faim; l'déjûner est fini...

LE PEUPLE, *se retirant.*

Ainsi soit-il!

TURLUTUTU, *aux eunuques qui emportent la table.*

Laissez-ça-là, si' vous plait.

KULIAF.

Seigneur! que votre Majesté n'écrase pas du poids de sa colère un serviteur fidelle!

TURLUTUTU, *avec humeur.*

C'est bon, c'est bon, monsieu'... j'voulons êt' seul à présent... laissez-moi un p'tit brin libre, j'vous en prie... c'est-là l'seul moyen q'je n'vous en voulions pas. (*Kuliaf s'en va d'un air désolé*). Voulez-vous ben dire à ces gardes du corps qui se t'nont là, dans l'dedans d'ma chamb'e, qu'i' s'postiont en dehors jusqu'à nouvel ordre?

KULIAF, *tristement.*

Il suffit, Seigneur! (*Il fait signe aux gardes, qui s'en vont tous avec lui*).

SCÈNE

SCÈNE VII.

TURLUTUTU, *seul.*

(*Il crie*). Et q'parsonne n'entre, à moins que j'n'ai' sonné. (*Il réfléchit sur l'avant-scène*). Ma foi ; j'commence à m'dégoûter d'ma couronne, moi... qu'est-ce qué c'est? n'pouvoir pas tant seul'ment faire un pas sans qu'i' gniait là cinquante espions qui vous r'luquont jusque' dans l'blanc des yeux! et, si on a envie d'manger, livrer sa bouche à un grand escogrif d'imbécille qui vous estropie! avoir des bras, des jambes et pis des pieds, sans pouvoir s'en sarvir!... oh! ça m'ennuye diablement!... tous ces honneurs qu'on vous rend, c'est d'là viande creuse; ça. C'est bon pour la parole... c'est pas là l'bonheur; j'sentons ben ça; je n'sais pas si j'ai l'nez fin; mais j'commence à croire q'c'est un parti pris dans tous les pays du monde, d'rendre esclaves ceux-là qui gouvernont; d'les étouffer à force d'honneurs, et d's'emparer d'leu' pouvoir, moyennant qu'on leux laisse un p'tit brin d'encens à la place. (*Il se promène en silence*). Si j'm'en vas dans mon village, tout l'monde m'en voudra; on dira que la loi me l'défend... si je n'm'en vas pas, quoit'est-ce que j'vas d'venir dans c'te cour, où j'aurons chaq' jour queuq' couleuvre à avaler?... c'est égal; en cas d'évènement, mon parti s'ra bentôt pris... j'vas r'mettre mes habits d'meûgnier; et pis mes habits d'Empereur par d'sus... ça f'ra, tout du moins, q', si on m'force d'm'en aller, j'n'aurons qu'à j'ter bas ma première peau, comme dit c't autre. (*Il met ses guêtres à la hâte, par dessus ses beaux bas; il ôte ensuite son pet-en-l'air et met son gillet et sa veste à la place; il laisse ensuite son beau bonnet de nuit, qu'il a gardé depuis le commencement du second acte, et remet son bonnet de coton*). Ah! me r'voilà c'que j'étions tout d'abord;... eh! mon dieu! ça m'empêche ti' d'êt' l'Empereur, ça? c'n'est pas l'habit qui fait l'moine... stapendant, d'peur d'choquer tout l'monde de c'palais, faut au moins avoir un air d'prince par là-d'sus. (*Il met son manteau impérial qu'il trouve sur un canapé; et se regarde marcher avec une queue qui traîne de deux aunes à terre*). C'est-z-un peu trop long pour ma taille; mais c'est égal... eune Majesté! gnia rien d'trop long pour elle. (*Il prend sa couronne et la met par dessus son bonnet de coton*). Allons, mangeons, puisque j'l'ons belle de m'régaler tout à mon aise. (*Il se remet à table, boit et mange avec beaucoup d'avidité*).

SCÈNE VIII.

TURLUTUTU, GROS-JEAN.

On entend d'abord du tapage au fond de la galerie.... Turlututu écoute et reconnaît la voix de Gros-Jean.

GROS-JEAN, (*derrière le théâtre, d'une voix enrhumée, et trépignant des pieds*).

Ah! ça, j'dis... j'pass'rons peut-ét' ben, du moment q'l'Empereur dit com' ça qu'i' veut m'voir...

TURLUTUTU.

C'est not' ami Gros-Jean... (*Il se lève et sonne*). Ah! queu' plaisir! (*On ouvre, et un garde paraît*). Laissez passer Gros-Jean; c'est mon ami.

GROS-JEAN, (*narguant le factionnaire, et ayant ses crochets sur le dos*).

Là! voyez-vous, que j'peux passer? n'faut pas t'ét' si fier, parc'qu'on monte sa patrouille dans un palais! (*La porte se referme*)...

TURLUTUTU.

Eh! te v'là donc, mon ami Gros-Jean! queu' plaisir d'se revoir, quand on a été induqué ensemble? viens-ca, mon camarade, que j't'embrasse... pose là ton affaire. (*Gros-Jean l'embrasse avec étonnement, et met ses crochets contre le trône*)...Eh ben? t'as l'air tout ébaubi!

GROS-JEAN.

Mafine! c'est que j'nous attendions guére à tout ça, voyais vous?.. gniarrive par fois dans c'bas monde des choses ben surprenantes!.. des choses si drôles, si drôles, q'si on nous les aurait contées com' du tems d'auterfois, et qu'on aurait dit: *v'là l'histoire de c'qui s'passait, gnia trente mille ans*, tout chacun aurait répondu: *bah, laissez donc; ça n'est pas vrai; c'sont des contes bleus, tout ça...*

TURLUTUTU.

Eh ben; assis-toi-donc... là, tiens; tout auprès d' moi.

GROS-JEAN.

Vous l'voulais donc ben?

TURLUTUTU,

Du moment que j'te l'ordonnons, c'est q'je l'voulons... et tutoye-moi, comme au tems passé, entends-tu? et mets ton bonnet su' ta tête...

GROS-JEAN, *tenant encore son bonnet à la main*.

Ah! c'est trop fort!

TURLUTUTU, (*tenant aussi sa couronne à la main*).

J'tiens ma couronne, tant q'tu tiendras ton bonnet.

GROS-JEAN, *se couvrant et s'asseoyant.*

Allons, soit, pi'qu'i' l' faut, i' l'faut...

TURLUTUTU, *lui donnant à manger.*

Commençons par manger; tiens; veux-tu d'ça.

GROS-JEAN.

Quoiq'c'est q'ça?

TURLUTUTU.

C'est d'la crême à la soupe au suc'; oh? tu n'connais pas ça, toi... c'est un ragoût d'Empereur, vois-tu?

GROS-JEAN, *mangeant.*

Ce n'est pas si mauvais;.. mais j'te dirai franch'ment q'j'aimons mieux queut' chose d'pus appétissant, qui réveille l'palais,.. là, tu sais ben... du cervelas au gingembre, avec un peu d'poivre-long, et deux ou trois gousses d'ail... ça picotte, et ça fait qu'on boit mieux.

TURLUTUTU, *lui donnant du cervelas.*

Tiens; j'vas t'sarvir s'lon ton goût...v'là du picott'ment...

GROS-JEAN, *en goûtant.*

Ah! passe pour ça... j'vas boire à ta santé. (*Il se verse rasade*).

TURLUTUTU.

Attends donc, que j'te tienne tête. (*Il se verse aussi*). Allons, à ta santé. (*ils trinquent*).

GROS-JEAN.

D'tout mon cœur, camarade Majesté.

TURLUTUTU, *le fixant avec complaisance.*

J'sommes ravis de t'voir, en conscience, là, (*Il lui frappe sur l'épaule*).. Queu' mine d'honnête homme tu portes su' ta figure!.. mon bon ami! non... mais, j'te dis ça tout com' je l'pense... avec l'infusion d'mon cœur. . embrasse-moi encore! (*Ils s'embrassent avec transport*). Mon pauv'e Gros-Jean, va... gnien a pas beaucoup su' l'trône qui t'aimont comme j't'aime; en vérité du bon dieu!

GROS-JEAN.

T'as pas t'affaire t'à un ingrat, va, mon joli p'tit garçon d'Empereur? (*au public*). Voyez c'que c'est pourtant? ça n'est pas fier! ça n's'oublie pas, ça vous a été élevé dans la farine; et ça vous a reçu des prinpes dont auquel que j'dis. . gnien a tres-ben à sa place qui n'se souviendraient pus d'leux premier z-état.

TURLUTUTU, *lui versant à boire.*

Ah! ça, dis-moi donc; tout l'monde a donc été ben étonné de m'voir Emp'reur? n'est-ce pas?

GROS-JEAN, *le verre en main.*

Y-a gros, va... mais veux-tu que j'te parle en conscience?..on n'pouvait guère mieux choisir, su' mon ame..

TURLUTUTU.

Ah! ne m'dis pas des choses comme ça, j't'en conjure! est-c'que tu d'viendrais déjà courtisan, toi?

GROS-JEAN.

Moi? ha ha ha; pardi! oui; ça n'laiss'rait pas que d'faire eune jolie espèce d'courtisan.

TURLUTUTU.

Non, mais tu fais déjà l'flatteur!...

GROS-JEAN.

Pas du tout... t'es t'un bon diab'e de prince; et c'est ça qu'i' faut, m'n ami; c'est ça même. Eh, mon dieu, tout bonnement; pas d'façon... à quoi q'ça sert d'êt' prince, quand on ne l'est q'par les habits! au yeur' que toi, t'as d'ça, tiens... (*montrant son cœur*). et morgué, c'est l'essentiel...

TURLUTUTU, *embarrassé.*

J'entends ben tout ça; mais... faut pourtant être d'bonne-foi... ça n'suffit pas d'êt' un bon homme, pour ben regner,... faut encore d'l'instruction..., d'l'esprit...

GROS-JEAN.

D'l'esprit; grace au ciel! c'est pas là c'qui t'manque...

TURLUTUTU.

J'entends ben; quant à l'esprit, j'sais ben que j'n'en manque pas; mais!.. encore faudrait-i' en avoir un peu plus que j'n'en ai... j'avons t'un bon peuple, ça, c'est vrai...

GROS-JEAN, *buvant.*

Oh! ça; un peup'e ben genti'; ben comme i' faut; on n'peut pas dire autrement...

TURLUTUTU, *lui versant à boire.*

Mais si c'était-z-un peup'e turbulent, tracassier, qu'eussiont la tête près du bonnet, et qui voulussiont faire d's édiţions, là... t'entends ben; comme qui dirait un esprit d'parti... sais-tu ben entre nous que j'serions ben embarrassé?.. j'sommes en paix, dieu marci, avec les nations d'alentour...

GROS-JEAN, *buvant.*

Bah ! queu'que tu dis donc, toi ? est-c'qui' gni a des nations autour d'ici ? j'sommes dans eune île, qu'i' gnia d'l'eau tout autour, p'têt' ben. c'est-i' les poissons qui t'feriont la guerre ? v'là-z-eune fière nation !

TURLUTUTU, *buvant à son tour.*

Ah ! mon dieu ! q't'es donc bête ! excuse, dà, si j'te parle avec franchise ; mais on voit ben q'tu n'es pas né pour êt' prince, toi ; c'est tout simple, chacun son état.

GROS-JEAN.

Eh ben ; tu n'as pas d'amour-propre, toi... mais va toujours ; t'es t'une Majesté, j'te pardonne...

TURLUTUTU, *lui versant à boire.*

Non, mais c'est q'tu n'sais pas c'que c'est q'les nations d'alentour..... j'sommes dans l'milieu d'la mer, c'est vrai ; mais gnia tout plein d'îles qui sont aussi dans l'milieu d'la mer, et ces îles-là s'faisont souvent la guerre l'un l'autre... j'avons-ti pas ici leux ambassadeurs ? n'sont-i' pas venus hier soir m'dire bon jour, et m'présenter leux respects ? n'en arrive-ti' pas d'tems en tems de nouvieaux qui v'nont d'la part d'leux Empereurs savoir comment qu'on s'porte par ici ? eh ben, ces gens-là n'ont-i' pas leux armées ? leurs batiaux qu'on appelle des flottes ?

GROS-JEAN, *buvant.*

Ah ! t'as raison ; je n'pensais pas t'à tous ces bachots où c'qu'i' gnia des capitaines et pis des mariniers.

TURLUTUTU, *buvant à son tour.*

Eh ben, si tout d'un coup i' prenait envie à ces gens-là de m'faire la guerre, comment est-c'que j'ferais ? si queuq' prince voisin s'avisait de m'ficher malheur, suis-je ti capable de m'tirer d'là, moi tout seul ?

GROS-JEAN, (*croisant les bras, et le fixant d'un air piteux*)

Ta Majesté m'fait pitié... mon pauv' Turlututu !.. (*Il baisse le ton de sa voix, et parle un peu plus vîte*). est-c'que tu n'sais pas q'dans ta place i' n'faut qu'avoir des gens capab'es, qu'ayont pour toi d'l'instruction et du courage ! Dans un cas d'danger, par exemple, est-c'que t'as la bêtise de croire q'c'est toi qui t'donn'rais d'la peine et du tourment ? n'faut pas t'mett'e ça dans l'œil, mon garçon. Les leumières, en pareil cas, c'est à tes ministres qu'on les d'mande ; c'est pas

toi qu'as d'l'esprit ; c'est l'séquertaire... Toi ! vois-tu ? t'es t'un homme d'paille....

TURLUTUTU. *se fâchant.*

Un homme d'paille, moi ? ah ! pas d'propos... j'te permets ben de t'lâcher un p'tit brin ; mais l'trop est trop, entends-tu ?.. tiens ! c't animal ! un homme d' paille ?

GROS-JEAN, *se levant pour s'en aller.*

Ah ! du moment q'tu t'fâches, j'n'en sis pus.... adieu, adieu, j'm'en vas... j'étions ami avant ta grandeur ; si tu n'veux pus l'être à présent, i' n'tient qu'à toi ; mais, pour ne pas t'avoir ici mon franc-parler tout comme ayeurs, j'aimons autant rester tranquille à faire mes commissions. (*Il prend ses crochets*). Adieu ; sarviteur ! la pus grande grace que j'te d'mande ; c'est de n'pas penser z-à moi... va, j'vois ben q'les grandes places sont quasi comme eune contagion ; eune fois qu'on a respiré c't air-là, c'est l'diab'e pour s'en purger... Adieu, mon ci-d'vant camarade, adieu. (*au public*). Il avait, morgué ! ben raison, c'ti-là qu'a dit comme ça q'les grands nous fesiont toujours assez d'bien, quand i' n' nous fesiont pas d'mal... N'te souviens non-pus d'moi, vois-tu ? q'si j'n'étions jamais v'nu au monde...

TURLUTUTU, (*le suivant et l'observant avec inquiétude*).

Quoi ? c'est tout d'bon q'tu veux t'en aller ?... ah ! j't'en supplions ! ne m'fais pas c'chagrin-là !... avec qui veux-tu que j'vive dans c'palais, où j'n'ai pas d'connaissance ? qu'est-ce qui m'aim'ra, si tu t'en vas ?

GROS-JEAN, *s'en allant un peu ivre.*

Va, va, tu n'manq'ras pas d'monde qui t'en f'ront, des amiquiés... eune Majesté, vois-tu ? c'est quasi comme eune coquette ; ça n'manque jamais d'amoureux.....

TURLUTUTU, *le faisant rasseoir.*

Je n'voulons pas absolument q'tu t'en ailles... pardi ! oui ; pour un mot qui m'a un p'tit brin choqué, v'là q'tu prends la mouche, aussi, toi ! c'est ton homme d'paille qu'est cause d'ça... allons, n'parlons pus d'l'homme d'paille ; .. et r'aime moi, j't'en prie !

GROS-JEAN, *détournant la tête.*

Ah ! mon dieu ! vous pouvez ben m'faire rester d'force dans vot' palais ; mais m'forcer d'êt' vot' ami ! vous n'avez pas c'pouvoir-là, par exemp'e...

TURLUTUTU, *s'affligeant.*

Vous n'avez pas !... Voyez-vous ? v'là qu'i' n'me tutoie pus, à c'te heure ! (*Il pleure*). Ah ! mon dieu ! que j'sis donc malheureux d'êt' devenu prince ! (*Il tire un petit mouchoir de sa poche de veste de meûnier*). Ah ! ah ! ah !... heu ! heu ! heu !... Gros-Jean ! an, an, an !... n'es-tu pus mon ami ? i, i, i, i ?... Gros-Jean ! an, an, an ! (*Il le pousse par derrière*).

GROS-JEAN, *attendri.*

I, i, an, an ; i, an... quand tu pleurenicheras com'ça, tu m'fais d'la peine, et pis v'là tout !...

TURLUTUTU, *pleurant encore.*

J'veux pleurnicher, moi, tant q'tu n's'ras pas r'devenu mon camarade... va, en tout cas, si j'pleureniche, iche, iche, iche, c'est z-eune preuve que j'ons t'un bon cœur...

GROS-JEAN, *laissant là ses crochets.*

Allons, tiens... faut s'rendre à ces raisons-là... morgué ! v'là z-eune preuve sans r'plique, comme tu dis, que t'es mon ami du fond du cœur... eh ben. touche-là... embrassons-nous, et qui' n'soit pus question d'ça... ni d'l'homme d'paille... et buvons t'un coup par là-d'sus.

TURLUTUTU.

Eh ben ; pour me prouver q'tu n'm'en veux pas, r'buvons encore un p'tit brin, et pis chante moi eune d'ces jolies chansons q'tu nous chantais l'tems passé, dans not' jeunesse, à la fête du village... là, tu sais ben...

GROS-JEAN.

Ah ! mon dieu ! je l'veux ben, moi ; mais ça n'f'ra ti' pas peur à tes gardes ?...

TURLUTUTU.

Ah ben, oui, peur ? c'est-eux qui fesont peur aux autres ! chante toujours, va ; parsonne n'entrera ici sans mon ordonnance. Chante ; j'répeterons avec toi en choru'...

GROS-JEAN.

C'est qu'i' n'sauront pas c'que ça veut dire, eux qui sont accouteumés à d'jolis chuchottements d'musique...

TURLUTUTU.

Queuq'ça fait, ça ? c'est pas pour eux que j'm'amuse...

GROS-JEAN.

Air : N°. 6.

C'était un jour qu'i' faisait soir, } *Bis.*
M'en allant promener dans les bois ; }

TURLUTUTU, *répète avec lui.*

Au clair de lune,
J'rencontris un tendron ;
C'était c'te brune
Qui d'meure auprès d'cheux nous. } *Bis.*

J'vous l'abordis ben poliment,
Et j'li fis part de mon étonn'ment ;
Belle brunette !
C'est singuyer d'vous voir
Ici seulette. . . .
Gnia pas d'lumé' sans feu.

Mais j'dis, quoiq'ça, n'vous gênez pas ;
Si j'vous importune, j'm'en vas. . . .
Seul'ment, mamselle,
Vous attendez queuq'z'un ? . . .
— Monsieu', dit-elle ;
C'est ça tout justement.

Pourtant, si vot' amant n'vient pas,
J'vas l'aller chercher de ce pas. . .
» Eh ! non, dit elle !
N'vous gênez pas pour ça. . .
Vous avez belle
D'être son lieutenant. . .

TURLUTUTU, *versant rasade.*

Ah ! que j'sis donc aise que not' colère s'soit passée à tous les deux ! (*Il boit*). Vois-tu, mon ami ? si tu n'avais pas voulu t'raccommoder, ça aurait d'autant pus mieux augmenté la tristesse d'mon chagrin, que v'là ta sœur et pis ta mère et pis ton père, qui v'nont s'établir ici. . avec moi. . dans c'te palais. . .

GROS-JEAN, *un peu ivre.*

Bah ! tu veux m'gourrer ? (*Il trébuche*).

TURLUTUTU, *un peu ivre aussi.*

Pas du tout. . . eh ben, donc ? est-c'que j'aurais bu un p'tit coup d'trop, par hazard ?

(*Ils vont tous deux de travers*).

GROS-JEAN.

Ah ! passe encore pour moi ; j'n'avons rien à ménager. . . mais. . un Empereur ! . . . va ! te v'là dans un jili état !... tu peux paraître au miyeu d'ta cour, à présent !...

TURLUTUTU, *se tenant à la muraille.*

C'est singuyer ; j'vois mon trône qui tourne, qui tourne... c'est ta faute, aussi... peste d'ivrogne ! (*D'une voix un peu moins élevée*). Non, c'est la mienne. . faut êt'

ét' juste... v'là c'que c'est que d'm'associer z-avecque des canailles!...

GROS-JEAN, *l'écoutant de très-près.*

Queuq' tu dis donc là, toi?... des canailles!... va, j't'ons ben entendu... t'n'as q' faire d'radoucir ta voix...

TURLUTUTU, *en colère.*

Eh ben, si j'l'ai dit, je n'men dédis pas... là;... v'là tout!

GROS-JEAN, *s'animant de plus en plus.*

Sais-tu ben q'la moutarde m'monte au nez?

TURLUTUTU, *sans le regarder.*

C'est ben dommage!... un manant!... un grossier!...

GROS-JEAN.

Di putôt q'v'là c'que c'est que d'mettre en place des gens qui n'sont pas faits pour y être...

TURLUTUTU.

Encore des sottises! garre que j'te mette à la porte par les oreilles....

GROS-JEAN, *trépignant de fureur.*

Mettre à la porte! par les oreilles!... toi!... qui? toi! (*Il lui serre le bras avec tant de force que Turlututu fait une grimace effroyable*). Va; t'es ben heureux d'porter c't habit-là... si c'n'était d'ça, vois-tu? j't'écraserions comme eune mouche...

TURLUTUTU, *criant très-haut.*

Eh ben? eh ben? n'vas-tu pas m'blesser, toi? veux-tu m'lâcher, tout à l'heure?...

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, KULIAF, *tous les gardes à-la-fois.*

Toutes les portes s'ouvrent, et l'on entre dans la salle par plusieurs endroits à-la-fois, au moment où Gros-Jean tenant d'une main l'Empereur, semble le menacer de l'autre, en lui tenant le poing sous le nez.

KULIAF, *aux gardes.*

Gardes! qu'on se saisisse de cet audacieux, qui porte une main téméraire sur la personne de notre auguste Empereur!... (*On saisit Gros-Jean par le collet, et l'on se dispose à l'emmener*).

TURLUTUTU, *honteux et surpris.*

(*à part*). C'est vrai, ça... i'm'serrait comme tout... mais quoiq'ça, j'ons mal fait d'crier si fort.

GROS-JEAN, *un peu dégrisé.*

Eh ben! v'là c'que c'est! j'n'avions q'faire d'm'aller

fourrer là où c'que ça n'est pas fait pour moi... (*à Turlututu*). Eh ! Turlututu ! dis donc, toi ; est-c'que tu m'laisseras mettre en prison, sans dire garre ?

KULIAF, *d'un ton décidé.*

Seigneur, je ne conçois pas cette familiarité ; quoi donc ? cet homme, que toute la ville connait pour exercer la profession la plus subalterne, ose dans votre Palais, devant vos gardes, vous parler comme à son égal !... cette licence est contraire à tous nos usages, à toutes les lois de cet Empire !...

TURLUTUTU, *n'osant fixer personne.*

(*à part*). Il a raison, morgué !... comment faire pour nous tirer d'là tous les deux avec honneur ? faut toujours faire semblant d'respecter les usages. (*aux gardes*). R'culez vous un p'tit brin, tout au fond, par-là bas. (*Ils se reculent avec Gros-Jean*).

GROS-JEAN.

C'est-i' là c'que ta Majesté décide ?... Ah ! mon dieu ! qu'i' m'laissiont aller, tant seul'ment ; j'veux ben que l'diable m'emporte, si je r'mets jamais les pieds par ici..

TURLUTUTU, *à Kuliaf.*

V'nez-vous-en avec moi dans un p'tit coin. (*Il l'entraîne, en s'accrochant à lui, sur un coin de l'avant-scène ; et, comme il trébuche, il le fait trébucher aussi*). Mon ami, faut q'vous m'fassiez un plaisir...

KULIAF, *parlant haut.*

Lequel, Seigneur ?

TURLUTUTU, *parlant bas.*

N'parlez donc pas si haut ; c'est un s'cret qu'j'allons vous dire... est-c'qu'i'gnia pas moyen d'sauver c'pauv' garçon des mains d'la justice ?

KULIAF, *parlant plus haut.*

Impossible, Seigneur ; les lois sont aussi formelles que sévères à cet égard ; il a été pris en flagrant délit... il faut qu'il soit jugé par le Conseil d'Etat.

TURLUTUTU, *parlant bas.*

Mais parlez donc plus bas. faut pas qu'i's entendent ça, eux !... Et dite-moi, queu' peine qu'i' gnia pour une faute comme c'telle-là ?

KULIAF, *parlant très-haut.*

Il faut qu'il soit pendu, Seigneur ! (*Turlututu recule épouvanté, cache son visage avec ses mains, et donne les marques du désespoir le plus concentré.*

GROS-JEAN.

Pendu ! pour avoir bu un coup d'trop !... et encore, c'est l'Empereur qui l'a voulu !...

TURLUTUTU, *allant à Gros-Jean.*

Va, mon pauvre ami ! laisse-toi faire, d'abord ; et pis après, je m'chargeons d'arranger tout ça... à celle fin q'tu sois content...

GROS-JEAN.

Laissez donc ; faut pas pus s'fier... z-à c'beau parolis-là, qu'à tout l'reste... Ah ! morgué ! j'connaissons les Grands à c'te heure ; j'en ons pus appris t-ici en un quart-d'heure q'si j'avions été à l'école pendant quinze années d'ma vie. (*On l'entraîne*).

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CABOUSKA, *quatre femmes de sa suite.*

Au moment où l'on entraîne Gros-Jean, Cabouska arrive précipitamment sur la scène ; tenant à la main une lettre décachetée.

CABOUSKA, *à Kuliaf.*

Vous êtes surpris, Monsieur, de me voir ici à pareille heure, contre l'étiquette du Palais ; mais on brave tout, quand on est au désespoir ! (*Elle voit Gros-Jean*). Pourquoi ce malheureux est-il entre les mains des gardes ?... qu'a-t'il fait ? par quel hazard se trouve-t'il ici ?

GROS-JEAN.

Ah ! jarni ! vous avez ben raison ; q'c'est un fier hazard, encore ; et si, je n'nous y attendions guère.

TURLUTUTU, *à Kuliaf.*

Quoiq'qu'alle veut donc, c'te belle dame ?.. d'queu part qu'alle vient ?

CABOUSKA, *à Kuliaf.*

C'est donc là mon frère ?.. je ne m'étais pas trompée ! (*à voix basse*). Sa figure ignoble et sa tournure gauche feront difficilement croire à la parenté.

TURLUTUTU.

(*à part*). Ah ! c'est là ma sœur ? a' n'a pas l'air si déchiré, ma sœur !.. al' vient dans un mauvais moment... v'là c'qui m'fâche...

GROS-JEAN, *à Turlututu.*

V'là z-eune princesse, tout du moins, qu'a d'la tournure... a' n'f'ra pas d'esclandre, c'telle-là ! a' n'se gri-

sera pas t'avec des gens du peup'e, pour les sacrifier z-ensuite, comme son frère.

TURLUTUTU, *à Gros-Jean.*

Moi? t'sacrifier? j'en serions, morguié! ben fâché...

GROS-JEAN.

Tais-toi donc; tu n'demandes pas mieux, p'êt' ben!

CABOUSKA.

Quel est ce ton familier? est-ce ainsi qu'on parle au souverain Monarque de l'Isle-Verte, à mon frère?

TURLUTUTU, *un peu honteux.*

Quoiq'ça vous fait, ça, qu'i' m'parle comme i' voudra? Du moment q'c'était mon ami, qu'on nous avait l'vés ensemble; c'pauv' garçon! il était z-habitué à m'tutoyer... i' n'pouvait pas d'viner, quand nous jouions aux cartes su' la borne, les dimanches après vêpres, à la porte du cabaret, que j'serions un jour su' z-un trône... dame! ces choses-là ne s'savont pas cinq ou six ans avant qu'elles arrivent... faut tout du moins l'i donner l'tems de s'faire à ma Majesté... i' n'peut pas comme ça s'dénaturer tout d'suite...

CABOUSKA, (*arrachant Gros-Jean des mains des gardes*)

C'est juste; si c'est pour un manque de respect à mon frère qu'on l'arrête, on a tort... je le renvoie, moi, et je le prends sous ma protection.

GROS-JEAN, *s'enfuyant bien vîte.*

Ah! mon dieu! que c'te princesse-là parle ben! j'pouvons dire que j'l'ons échappé belle...

SCÈNE XI.

TURLUTUTU, CABOUSKA, KULIAF, *les Gardes.*

KULIAF.

Mais, Madame... les lois!.. ma responsabilité!...

CABOUSKA, *très-vivement.*

Bah! les lois! quand on veut les faire exécuter, il faut les respecter soi-même... Les gouvernans n'ont pas droit de se plaindre, quand ils donnent les premiers l'exemple de leur violation... Je me charge de tout...mais j'ai besoin de causer avec l'Empereur...laissez-nous!.. (*aux gardes*). et vous aussi. (*Ils s'en vont tous*).

SCÈNE XII.

TURLUTUTU, CABOUSKA.

TURLUTUTU, *à part, sans oser la regarder.*

Comme i' s'en vont tretous, sans souffler l'mot!...

alle est impérieuse, ma sœur... queu' mine que j'vas faire, seul avec elle ?

CABOUSKA.

Ne rougissez-vous pas, mon frère, de monter sur le trône sous de si ridicules et de si malheureux auspices ?

TURLUTUTU, (*les bras croisés, la tête tournée d'un autre côté*).

Mafine ; moi, je n'pouvons pas changer tout d'un coup du blanc au noir. Faut souvent ben d's années pour apprendre à gouverner à c'ti-là qu'est induqué dans l'méquier d'prince; comment voulez-vous ti q' moi, qui n'ai jamais t'été là-dedans, j soyons tout d'suite un bon Empereur ? Je n'demandions pas mieux que d'rester z-à mon moulin... mais i' s'en v'nont tretous m'apprendre des choses dont auquel parsonne n'y pensait, tant seul'ment!.. i' m'ont dit, la loi dans la main, *mettez-vous là;* moi j'm'y suis mis; v'là tout.

CABOUSKA, *lui montrant la lettre.*

Savez-vous ce que contient cette lettre ? de qui elle vient?

TURLUTUTU, (*toujours avec un peu d'humeur, et se tenant à une coulisse, pour n'avoir pas l'air d'un homme ivre*).

Si j'étais sorcier, j'pourrais peut-êt' ben le d'viner...

CABOUSKA.

Tenez ; voyez...

TURLUTUTU, *détournant la tête.*

Oh! c'est tout vu... lisez-la, si ça vous fait plaisir.

CABOUSKA.

(*à part*). Il y a de bonnes raisons pour que ce soit moi qui la lise... (*elle lit*). « J'espère, ma belle Prin-» cesse, que vous ne m'en voudrez pas du parti que » j'ai pris ; mais la réflexion m'y a contraint.., Je vous » envoie ma démission de toutes mes places, que je » vous prie d'offrir à l'Empereur, votre frère... Ayant » consacré toute ma jeunesse aux fatigues de l'admi-» nistration, je cède au désir du repos, et au besoin » de goûter enfin les charmes de la vie privée ».... (*à son frère*). Entendez-vous bien ?

TURLUTUTU, *d'un ton sec.*

Seûr'ment q'j'entends ben ; je n'sis pas sourd.

CABOUSKA.

Savez-vous ce que cela veut dire ?

TURLUTUTU.

La belle finesse ! c'est un queuq'z'un d'la cour qui quitte

ses places pour se r'tirer dans ses terres... C'est qu'apparemment c'queuqz'un-là a assez gagné... Ah! toutes ces démissions-là, j'n'en sommes pas dupe... eh ben; queu mal? ah! mon dieu! si c'n'est q'ça qui vous chagrine...

CABOUSKA.

Oui-dà? un queuq'z'un! un queuq'z'un! savez-vous quel est ce queuq'z un?

TURLUTUTU, *s'impatientant.*

Qu'i' soit c'qu'i' voudra, queuq' ça m'embarrasse? n'croyez-vous pas, q' parce qu'i' gniaura z-un homme d'moins à la cour, tout s'ra pardu pour ça?

CABOUSKA.

Un homme de moins fait quelquefois plus qu'on ne pense...

TURLUTUTU.

N'savez-vous pas l'proverbe qui dit q'faute d'un moine on fait l'abbaye?.. allez.. i' n'manq'ra pas d'monde qui viendra demander sa place...

CABOUSKA.

Demander, oui; mais la mériter, c'est autre chose.

TURLUTUTU, *de plus en plus calme.*

I' diront tretous qu'ils y ont des droits, je l'parie; eh ben, tant mieux; j'choisirons.

CABOUSKA, *de plus en plus agitée.*

Choisir! vous plaisantez, je pense... est-il dans l'Empire un sujet qui ose se mettre en parallèle avec *Hazaël*?..

TURLUTUTU.

Ah! c'est c'monsieu' *Hazaël*, c'prince qu'est mon plus proche parent... n'est-ce pas aussi vot' amoureux?

CABOUSKA.

Mon amoureux! que vos expressions sont communes!

TURLUTUTU.

Ah! dame! ma sœur; q'voulez-vous? c'est que j'suis t'un Empereur du commun... Mais comment qu'i' faut donc dire? votre galant?

CABOUSKA.

Mon galant! allons, de mieux en mieux! eh bien, oui; je l'aimais; sa main m'était promise... il régnerait sans vous...

TURLUTUTU.

Eh ben, moi; j'régn'rai sans lui; v'là la différence... (*à part*). Alle a d'l'orgueil; faut l'intriguer.

CABOUSKA.

Et, non content de nous ravir le trône, le sort jaloux réduit encore mon amant au rang de simple particulier...

TURLUTUTU.

Comment est-ce que vous dites ça ? i' vous épouse, et i' d'vient bieau-frère d'son Souverain; ça n'est pas si particuyer, ça.

CABOUSKA.

(*à part*). De son Souverain ! Voyez déjà quelle morgue ! (*haut*). Il m'épouse, dites-vous ?

TURLUTUTU.

Sans doute ; est-c' que vous n'l'aimez pus, du d'puis qu'i' n'veut pus èt' en place ?

CABOUSKA.

Certainement je l'aime ; mais enfin ! n'être rien, absolument rien.... ou être tout dans l'Etat.... quelle différence !..

TURLUTUTU.

(*à part*). Voyais-vous ça ? alle aimait mieux les places que l'homme. (*haut*). Eh ben, moi, ma sœur, je n'veux pas qu'un homme soit tout dans l'Etat... si queuq-z-un doit y être queuq' chose, c'est moi avec l'peup'e... c'est-i' clair, ca ?

CABOUSKA, *très-étonnée*

(*à part*). Quelle réponse ! aurait-il plus d'esprit qu'on ne lui en croyait ? (*haut*). Eh! Seigneur ! ce n'est pas *Hazaël* que je plains; c'est vous-même ! c'est ce même peuple, dont vous parlez !.. Savez-vous que le peuple adore *Hazaël ?*

TURLUTUTU.

Tant pis, ma sœur, tant pis ! c'est justement c'qu'i' n'faut pas... ça serait dangereux... Ah ! il l'adore !

CABOUSKA.

(*à part*). Il déploye un caractère qui m'étonne.. (*haut*). s'il ne l'adore pas, il l'estime et le chérit, au moins; et c'est lui ôter son espoir et sa consolation que de lui enlever un prince qui l'a si bien gouverné jusqu'ici.

TURLUTUTU.

Bah! bah! bah! vous croyez ça, vous ! l'peup'e est toujours curieux d'voir du nouvieau... i' pleurera aujourd'hui pour vot' Hazaël, et d'main i' rira pour un autre... (*à part*). Attrappe...

CABOUSKA.

Et quel sera cet autre? qui remplira les fonctions de Généralissime? de Président? de...

TURLUTUTU, *souriant.*

J'donnerai ces places-là à Gros-Jean, c't homme q vous avez vu tout-à-l'heure...

CABOUSKA, *indignée.*

Vous plaisantez, je pense!

TURLUTUTU.

J'f'rai mon ami Gros-Jean, Général, Conseiller, Ministre, tout c'qui m'plaira...

CABOUSKA.

Et Gros-Jean présidera le Conseil?

TURLUTUTU.

Pourquoi pas, tout comme un autre... (*à part*). Faut la piquer... v'là z-eune scène qui m'dégrise, moi..

CABOUSKA.

Avec de pareilles sottises, attendez-vous à voir un déluge de calamités pleuvoir sur notre patrie.

TURLUTUTU.

I' n'pleuvra rien du tout, ma sœur; tout ira l'mieux du monde... J'ons accepté l'trône maugré moi; mais à c'te heure queje l'tiens, j'ne l'lâcherai morgué qu'à bonne enseigne... Ah! dame! c'est eune maladie connue que c'telle-là, de n'vouloir pas quitter l'pouvoir, eune fois qu'on en a tâté...

CABOUSKA.

(*à part*). Sa philosophie me confond! n'aurait-il contre lui que les formes? (*haut*). Eh bien, avant de vous laisser, mon frère, je remplirai le devoir d'une sœur qui vous aime et qui vous parle avec franchise... c'est votre conduite depuis hier; ce sont les inclinations basses que vous manifestez; les manières ridicules que vous avez; les liaisons déshonorantes que vous recherchez; les vues mesquines que vous montrez; les goûts bisarres que vous témoignez...

TURLUTUTU.

En v'là ti' bientôt assez?

CABOUSKA, *vivement.*

Oui, c'est tout cela qui décourage le prince *Hazaël* et lui ôte l'espoir de réussir à faire quelque chose de bien sous le règne d'un Monarque sans éducation, sans...

TURLUTUTU,

TURLUTUTU, (*lui mettant la main sur la bouche*).

N'en dites pas davantage; oui ça; c'est vrai, sans inducation; mais c'n'est pas d'ma faute; car faut l'tems à tout... j'vas prend' des l'çons; s'i' n's'agit que d'savoir étourdir son monde par des magnières d'orgueil et par un langage d'ambition, j'irons à vot' école, ma sœur!... et v'là mon inducation qui s'ra toute faite...

CABOUSKA.

(*à part*). Il est piquant! c'est inconcevable... (*haut*). Mais enfin! accepterez-vous la démission d'Hazaël?

TURLUTUTU.

Est-ce la démission d'époux qu'i' vous donne?.. Au reste, je n'pouvons pas t'encore rien décider là-d'sus... J'irons c'soir au Conseil d'état; (*fièrement*). et là, j'varrons c'que j'aurons à faire... Allez, ma sœur... ben l'bon jour; laissez-moi.

CABOUSKA, *s'éloignant.*

(*à part*). Il prend déjà des airs de Prince, comme s'il l'eut été toute sa vie! et sans son patois de village, on croirait... Ah! mon dieu! comme on s'accoutume à régner! (*On entend deux coups de canon*). Le canon?.. que signifie ceci? serait-ce une révolte des mécontens?..

TURLUTUTU, *un peu troublé.*

D'ant'e! on s'révolt'rait déjà contre moi! i' sont donc ben pressés, ces gens-là.

SCÈNE XIII.

TURLUTUTU, CABOUSKA, KULIAF,

KULIAF.

Seigneur, des Ambassadeurs de l'Isle de Madagascar entrent dans la ville; on a tiré le canon selon l'usage; ils viennent au Palais se présenter à Votre Majesté... et comme c'est l'heure de votre grand-lever, toute la cour se rend ici avec leurs Excellences... je vais les avertir que vous êtes prévenu et disposé à les recevoir... (*il s'en va*).

SCÈNE XIV.

TURLUTUTU, CABOUSKA.

CABOUSKA.

Eh bien, mon frère! il faut ici déployer le grand caractère d'un puissant Monarque... Si Hazaël était près de

vous, il recevrait ces nobles Envoyés; il leur répondrait en votre nom; il vous tirerait d'un grand embarras.

TURLUTUTU, *réfléchissant en silence.*

(*à part*). Ça s'pourrait ben... (*haut*). Ma sœur, je n'sommes pas du tout embarrassé; oh! pas du tout. (*à part*). Je n'sais pourtant q'faire... (*haut*). J'leux répondrai comme i' faut, aux Envoyés d'*Malagamargajar*...

CABOUSKA.

Madagascar; n'estropiez donc pas les noms... c'est la plus grande Isle de l'univers, située à mille lieues d'ici près de l'Afrique...

TURLUTUTU.

C'est bon, c'est bon; j'leux f'rai t-eune réponse, où c'qu'i' gniaura autant d'grandeur que c'te Isle-là est grande... vous varrez; vous varrez!.. (*à part*). Je n'sais pas trop q'leux dire, moi; mais faut li faire voir que j'avons pas besoin d'ses sarmons...

(*On entend un coup de canon*).

CABOUSKA.

C'est ce que nous allons voir... les voilà qui entrent dans le Palais... placez-vous sur le trône... et moi à vos côtés...

TULLUTUTU, (*montant sur le trône a ssi lestement qu'un enfant de sept ans*).

Oh? m'y v'là ben vîte; allez, faut pas m'en prier long-tems.

CABOUSKA, *se plaçant à sa droite.*

Si la mémoire ne vous dit rien, j'y suppléerai.

TURLUTUTU,

Ah ça;.. mais... est-c'que j'sommes égaux, entre nous, q'vous vous boutez comme ça côte à côte avec moi? c'est-i' l'usage?

CABOUSKA.

Eh! qu'importe l'usage? je suis bien ici; j'y reste.

TURLUTUTU.

Allons, puisque vous l'voulez.. (*à part*). Tout-à-l'heure, j'te baillerai eune fière pillule à avaler, va... ça t'apprendra à êt' si orgueilleuse.

SCÈNE XV.

TURLUTUTU, CABOUSKA, KULIAF, MIAIM, PHARANZOR; *tous les Seigneurs, tous les Pages, tous les Ecuyers, toutes les Dames du Palais et les Gardes.*

(*Les Gardes se placent de chaque côté du trône*).

KULIAF, *à l'Empereur.*

Les Ambassadeurs de Madagascar sont dans la salle des gardes, en attendant que Votre Majesté leur permette de se présenter à elle.

TURLUTUTU.

Je l'veux ben; qu'is entrent; me v'là su' mes jambes pour les r'cevoir!..

MIAIM, *avec son fausset.*

Les Ambassadeurs de Madagascar!.. paix-là! schtt! schtt! (*Kuliaf sort de la salle*).

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Kuliaf.*

MIAIM, *toujours du même ton.*

Que chacun prenne son rang autour du trône, suivant sa dignité... paix-là! schtt! schtt!

Tous les grands se tiennent debout à la droite et à la gauche du trône, chacun selon son grade. Les Dames s'asseoient sur les canapés qui sont en-deçà, du côté de l'avant-scène. Miaim place trois fauteuils en face du trône.

SCÈNE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, KULIAF, *l'Ambassadeur, ses deux Adjoints, plusieurs Seigneurs de leur suite, leurs esclaves portant des présens de différens genres; ils ont tous le visage basanné comme des mulâtres.*

Ils font le tour du théâtre, précédés par une musique guerrière, et se prosternent en passant devant le trône; parcourent l'avant-scène, et viennent se placer ensuite en face du trône.

CHŒUR, N°. 9.

(*Chanté par les hommes et les femmes de la Cour*).

Honneur! honneur! cent fois honneur
A notre nouvel Empereur!

AMÉLINA, *aux Ambassadeurs.*

ARIETTE; N°. 10.

Venez dans ce séjour tranquille
Respirer l'air pur de la paix!
C'est ici l'heureux domicile
Et des vertus et des bienfaits;
Et de cet agréable asyle
Le trouble est banni pour jamais!

(*Mineur*) Partagez notre jouissance!
Serrons les nœuds de l'amitié;
Et, par une douce alliance,
Dans nos plaisirs vous serez de moitié!

Venez dans ce, etc.

MIAIM.

Paix-là! schtt! schtt! les Ambassadeurs vont parler...

LE PREMIER AMBASSADEUR, (*se levant; il fait d'abord trois génuflexions de plus en plus humbles*).

Seigneur Turlututu! nous sommes envoyés vers vous de la part du Sérénissime, Famosissime et Succulentissime Monarque *Oléïm-Hassem*, disciple du grand Mahomet, l'un des plus puissans Souverains de l'Orient, Empereur et Roi de la partie Méridionale de Madagascar, et notre très-gracieux et très-auguste Maître!...

TURLUTUTU.

Ah! fort ben; j'ons entendu parler d'li; n'est-i' pas un p'tit brin royaliste, vot' maître? c'est que je n'les aime pas trop, les royalistes; mais c'est égal, du moment qu'i' n's'agit q'd'opinion, faut laisser chacun maître d'sa pensée...

L'AMBASSADEUR, *à son voisin.*

Que veut-il dire? (*haut*). Seigneur, voici nos lettres de créance; et voici la mission particulière et spéciale dont notre Empereur nous a chargés pour vous!.. que Votre Majesté daigne y prêter l'oreille quelques instans...

TURLUTUTU.

J'prétons volonquié mes deux oreilles pour afin d'vous entendre.

MIAIM.

Chacun peut tousser maintenant, avant la lecture...

TOUT LE MONDE, *toussant et se mouchant.*

Heum, heum... heum...

MIAIM.

Paix-là ! paix-là ! schtt ! schtt ! les Ambassadeurs ont la parole.

L'AMBASSADEUR, (*déroulant une grande pancarte dont ses deux collègues tiennent chacun un bout*) :

N°. 11. Air : *R'lan tan plan, tirelire.*

Au nom de notre Sultan....

TOUS LES TROIS, *très-gravement.*

En plein, en plan,
R'lan tan plan tirelire en plan ;

L'AMBASSADEUR, *seul.*

Nous franchissons l'Océan
Tout exprès pour vous dire... (*bis*).

TOUS LES TROIS, *très-gravement.*

R'lan tan plan, tirelire ;

L'AMBASSADEUR, *continuant.*

Qu'une femme de son sang,
En plein, en plan,
R'lan tan plan tirelire en plan,
Veut s'unir à votre rang,
Partager votre Empire !

TURLUTUTU, *interdit.*

Quoi t'est-c'que j'entends dire?
R'lan tan plan, tirelire !

L'AMBASSADEUR, *continuant.*

Pour parler plus clairement,
En plein, en plan,
R'lan tan plan, tirelire en plan....
Il veut vous faire présent
De sa fille Palmire....

TURLUTUTU.

Dam'! ça n'est pas pour rire!

TOUTE LA COUR, *à demi-voix.*

R'lan tan plan tirelire !

L'AMBASSADEUR, (*faisant dérouler au bout d'un grand bâton tenu par un de ses gens, une enseigne à bierre détestable, sur laquelle est peinte une Princesse toute noire*).

Voilà cet objet charmant,

TOUS LES TROIS.

En plein, en plan;
R'lan tan plan, tirelire en plan,

L'AMBASSADEUR.
Dont le Portrait ressemblant
Est bien fait pour séduire.

CABOUSKA.

L'Empereur mon frère, au nom duquel je vous réponds, est on ne peut pas plus sensible aux offres gracieuses de votre auguste Souverain; et il saisira toutes les occasions de cimenter de plus en plus l'alliance qui subsiste entre votre monarchie et la nôtre; je puis vous l'affirmer de sa part...

TURLUTUTU, *poussant sa sœur du coude.*

La Princesse ma sœur, qui veut s'mêler de c'qui n'la regarde pas, sait pourtant ben q'je n'sommes pas muet, et q'par ainsi j'n'ons pas besoin qu'on réponde pour moi... mais faut pardonner ça aux femmes du sesque; ma sœur est un p'tit brin ambitieuse; v'là pourquoi qu'ail' prend ici la place qui n'li appartient pas; al' se croit faite pour me régenter; mais moi, qui n'sis pas d'humeur à m'laisser mener ni par le nez, ni par auterment, j'li f'rai voir que j'sis l'maître... et j'la prierai tant seul'ment pour c'te fois-ci, d'vouloir ben descendre un peu plus bas, et de m'marquer dans l'avenir l'respect qu'une sœur Princesse doit avoir pour un frère Empereur...

CABOUSKA, (*indignée, descendant précipitamment du trône*).

(*à part*). A peine je contiens l'excès de mon indignation! (*haut*). Tu me le payeras. (*Elle sort du théâtre, en lançant sur son frère, des regards pleins de fureur*).

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Cabouska.*

TURLUTUTU, *affectant un grand sang-froid.*

C'n'est rien que c'te petite colère-là; faut mépriser ça...Quand on est grand par le rang, n'faut pas être petit par le cœur.. (*à part*). C'est égal; alle me le r'vaudra; l'diable n'y perd rien pour attendre... (*Aux Ambassadeurs*). Citoyens Députés du Prince de *Madalagargargar*, j'n'ons pas pour habitude de m'décider com' ça tout d'suite, quand i' s'agit d'chose importante, encore moins, drès qu'il est question d'mariage... L'choix d'vot' maître m'fait ben d'l'honneur, si c'était su' moi qu'il ait jetté les yeux... mais, comme vous

n'saviez pâs, en partant de votre Isle, qu'un garçon meûnier mont'rait su' l'trône, et q vous n'avez voulu proposer votre belle Princesse dont v'là la jolie portraiture, qu'à l'Empereur d'l'Isle-Verte, sans savoir qu'est-c'qui l's'rait à votre arrivée, je n'doute pas q'si gniavait ici tout d'un coup trente ou quarante Empereurs l'un après l'autre, vous n'veniez leux proposer d'être l'mari d'mam'selle Palmire; c'était mon père, âgé d'soixante-dix-neuf ans bentôt, q'vous comptiez qu'i' l'épous'rait; çartain'ment ça n'pouvait pas êt' l'homme qu'on avait en vue; mais c'était l'royaume que vot' maître voulait s'donner pour gendre... Quoique j'n'ayons pas l'nez ben fin, j'sentons ça tout d'suite; mais tout ça n'y fait rien; j'savons ben q'parmi les *Pots en tas*, faut avoir un cœur de porlitique, et q'l'amour n'y fait pas pus que d'sus ma main... J'vous rendrons réponse du moment q'j'aurons assemblé mon Conseil... et j'voulons, pendant tout l'tems q'vous s'rez t'à ma cour, qu'on vous divartisse d'toutes les magnières, et qu'i' gniait des fêtes en réjouissance du joli compliment q'vous m'avez fait sur l'air *r'lan tan plan tirelire*, avec lequel j'ons l'honneur d'être vot' très-humb'e sarviteur (*Il descend du trône*) Turlututu. (*Il salue*).

Commme i' m'parait jus' qu'on vous donne à rafraîchir, j'allons tretous ensemble vous m'ner boire dans vot' appartement; et j'prétendons q'vous n'ayez pas t'à vous plaindre d'ma réception. (*Tout le cortége, en ordre, fait le tour du théâtre, avant de défiler; Turlututu est à la droite du premier Ambassadeur auquel il donne la main; et l'on chante en s'en allant*):

Honneur! honneur! cent fois honneur!
A notre nouvel Empereur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une salle richement décorée, mais moins magnifique et moins vaste que la galerie du second acte. Il y a sur la toile du fond, trois inscriptions en lettres d'or; la première : Ici la justice n'est pas un mot; *la seconde :* Les Magistrats, qui violent la loi, sont doublement criminels; *la troisième :* Malheur aux Gouvernans, qui mettent leur caprice à la place des lois! *Au-dessous de la première, on lit en plus grosses lettres :* TURLUTUTU Ier., Empereur régnant. *Au milieu de la salle, est une table ovale, couverte d'un tapis de velours à franges d'or. Sur cette table, il y a un grand cachet d'or, représentant le sceau de l'état; et un gros livre doré sur tranche, figurant le registre des délibérations du Conseil. A chaque côté de la table, en face du spectateur, il y a trois chaises de tapisseries à pieds dorés; devant chaque chaise, on voit une écritoire et du papier. Au milieu des six chaises, est un grand fauteuil un peu élevé, recouvert en velours de la même couleur que le tapis de la table; mais galonné par-tout, et dont le bois doré est richement sculpté. C'est la place de l'Empereur, en face de laquelle est une écritoire distinguée, avec du papier doré sur tranche.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LOURDO, Mère TOTO, MAGDELON, *en habits de villageois; les deux femmes ont chacune un bavolet; et l'homme, outre une culotte plissée comme les paysans d'autrefois, porte un bonnet de toile, brodé en couleur.*

(Ils entrent tout doucement, à petits pas, en tremblant, et en regardant par-tout d'un air stupéfait).

Mère TOTO, *faisant signe aux autres d'avancer.*

Pst! pst! avancez, avancez, mes amis... faut craire que c'est ici q'l'Empereur not' fieu doit nous r'joindre, puisque

puisque les gardes nous ont laissé passer, sans dire qui va là? toute c'te enfilade d'litanie d'appartemens qui n'finissonr pas...

MAGDELON, *regardant par-tout.*

C'est superbe, ça, not' mère... c'est seûr'ment ici la chambre à coucher d'l'Empereur; (*en montrant la table*). V'là son lit... oh! oui; c'est ça même.

Mère TOTO, *tâtant la table.*

Apparemment qu'on y met des matelats pour la nuit; car ça s'rait ben dur, oui dà!

LOURDO, *tout ébahi.*

Ah! mon guieux! mon guieux! queu' richesse! comme c'est donc bieau, tout ça!

Mère TOTO *à Lourdo.*

Veux-tu ben ôter ton bonnet? n'es-tu pas honteux, toi, de r'garder tout ça l'bonnet su' la tête.. (*Elle fait des révérences à tous les meubles; Magdelon en fait autant; et Lourdo, le bonnet à la main, fait de grandes salutations en tirant le pied*).

MAGDELON, *apperçevant les inscriptions.*

T'nez, t'nez, ma mère!... t'nez, mon père; voyez donc toutes ces belles épitaphes! ah! queu' dommage que je n'sache pas lire!

LOURDO.

Ni moi! mais la Mère *Toto* va nous lire ça... Di donc, femme, voi un peu c'que ça chante!

Mère TOTO, *prenant ses lunettes.*

« Turlututu premier, Empereur régnant »...

LOURDO.

C'est ça qu'i' gnia là?

Mère TOTO.

Ah! mon dieu, oui! c'est ça... Vois donc queul honneur pour nous autres! c'est pourtant moi qui y a donné à téter, à c't Empereur-là! di donc, Lourdo...

LOURDO.

Et moi donc! un Empereur qu'était mon garçon d' moulin! queu' métaphore!

MAGDELON.

Et moi, qu'es sa prétendue! c'est ben pis, ma foi!

Mère TOTO.

Ah! ben, oui! comptes-y, à présent!

MAGDELON.

Eh! pourquoi pas? j'v'nons ti pas exprès pour ça, donc?

Mère TOTO.

Oh! pour l'coup, ma pauv' Magdelon! t'as ben compté sans ton hôte.

MAGDELON.

Comment donc? ah! j'voudrais ben voir qu'i' n'm'épousît pas, quand i' s'y est z-engagé par sarment!

Mère TOTO.

Bah! des sarmens! les hommes vous en faisont tant au jour d'aujourd'hui, qu'on n'peut quasi pus compter d'sus....

MAGDELON.

I' n'peut pas manquer à c'ti-là, pour peu qu'i' soit z-un honnête homme..

Mère TOTO *la fixant avec inquiétude.*

Queuq' ça veut donc dire, ma fille!... est-ce que t'aurais déjà?... (*à part*). Ah! mon dieu! c'qu'al' dit là m'fait trembler!... c'est q'c'est la mode, à présent... on n'voit que d'ça par-tout; dans les comédies comme ayeurs, à c'qu'i' disont...

MAGDELON *baissant les yeux.*

Est-ce que ça dispense d'avoir de l'honneur, ça, d'êt' devenu un Prince?... (*Elle pleure*). Ah, Seigneur du ciel! si Turlututu n'm'épouse pas, quoi t'est-ce que j'vas d'venir?... Allez, ma mère, je n'vous dis q'ça... ah! ah! ah!...

Mère TOTO *l'embrassant au front.*

Faut pas pleurer, mon enfant; si t'as toujours été sage, gnia pas d'quoi t'lamenter comme ça...

MAGDELON *jettant les hauts cris.*

C'est justement à cause d'ça que j'pleure...

LOURDO.

Quoi c'qu'alle a donc à faire comme ça la sotte? eh ben; faut pas s'désoler z'avant l'tems.. faut voir c'qui dira..

Mère TOTO *lisant une inscription.*

« Ici... La justice.. n'est pas... un mot... ». Tiens, tiens, ma p'tite Magdelon, v'là qui m'rassure... tu vois ben qu'i' gnia ici d'la justice...

MAGDELON.

Oui, gnien a su' c'te muraille; mais c'n'est pas l'tout!

LOURDO, *poussant sa fille.*

Gnien a aussi autre part, imbécille, puisqu'on t'dit comme ça, q'ça n'est pas l'mot qui fait la chose... du moment qu'c'est écrit, faut ben qu'ça soit vrai... on n'mentirait pas comme ça en lettres moulées....

Mère TOTO.

Sans doute; et dans une cour de Prince, encore! Est-ce que c'ti-là qu'est à la tête d'un gouvarnement, voudrait donner d'la graine de niais à son peuple? ça n'se peut pas...

LOURDO.

Ça n'se peut pas... ta mère a raison...

Mère TOTO, *lisant toujours.*

» Les Magistrats qui violent la loi, sont double- » ment criminels »... Vois-tu q'ça n'se peut pas qu'on viole la justice dans un Palais? Parguenne! c'est-là, où c'qu'on montre l'exemple...

LOURDO.

L'exemple! c'est ça... Ta mère dit bien.

Mère TOTO, *lisant encore.*

» Malheur aux Gouvernans qui mettent leur caprice » à la place des lois » !... Ah! pour le coup, tu vois ben q'si *Turlututu* violait son sarment, i' li arriv'rait malheur...

LOURDO.

Oui, malheur!... Ta mère a d'viné juste.

MAGDELON, *essuyant ses larmes.*

Fort ben; mais comme i' n'pouvait pas s'attendre qu'i' s'rait Prince...

Mère TOTO, *brusquement.*

Eh ben! i' t'f'ra Princesse; v'là tout.

MAGDELON, *réfléchissant.*

J'entends ben tout ça; mais pour êt' Princesse, i' faut et' de noblesse... ah! il est vrai qu'i' m'ennoblira; que j'sis donc bête, moi, de n'pas trouver ça tout d'suite!

LOURDO.

Chût! chût! v'là queuq'zun...

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, GOULO, *(une grande pancarte à la main).*

GOULO, *(entrant sans voir personne, les yeux fixés sur sa pancarte).*

C'est inconcevable !... quoi ! ce butor, ce lourdaut....

LOURDO, *à part.*

Est-c' qu'il est déjà question d'moi, ici?

GOULO, *continuant.*

Cet Empereur, sans dehors, sans manières, sans instruction, ce *Turlututu*, aux dépens duquel toute la Cour s'apprêtait à rire !.. a déjà donné, depuis vingt-quatre heures qu'il est sur le trône, des preuves surprenantes de son bon sens, de sa fermeté même... Toute la Cour en est interdite !...

Mère TOTO, *à sa fille.*

(à part, tout bas). Vois-tu q'mon nourrisson est déjà un Empereur comme i' faut?

GOULO, *presque consterné.*

Est-ce que le pouvoir souverain serait seul capable de donner à l'homme assez d'amour propre pour l'apprendre à bien gouverner ?.. Ah! sans doute qu'il ne faut, pour cela, qu'un gros bon sens et de l'esprit naturel ! Il a, ma foi, de la droiture !.. et c'est beaucoup sur le trône... et puis, il faut en convenir, il y a des abus si crians, si visibles qu'ils vous crèvent les yeux! Nous autres Grands Seigneurs, accoutumés à la vapeur d'un encens qui nous fascine la vue comme un nuage épais, notre vanité nous aveugle; nous ne voulons pas voir ce que tout le monde voit... mais un simple villageois, qui n'a que les idées de la bonne nature, n'a besoin que de son cœur et de sa raison, pour comprendre que ce qui est mal, est mal en effet... L'injustice le révolte, parce que l'homme dont le cœur n'est pas corrompu, est naturellement juste et bon ; voilà tout le mystère !...

Mère TOTO, *à Lourdo.*

C'est sûrement un Seigneur, que c'Prince-là ?

LOURDO, *à Mère Toto.*

Non; j'crois q'ça pourrait ben être l'Prédicateux d'la Cour... car i' prêche là tout seul!

GOULO.

Voyons; relisons encore ce brevet que je viens de recevoir de sa part... Cela me passe, en vérité; car il est de lui tout entier, quoique de la main du Secretaire Impérial; au style près, il est parfaitement conçu, et l'on voit bien que, s'il ne sait pas écrire, il sait dicter au moins.... (*Il lit*).

« TURLUTUTU I, Empereur de l'Isle-Verte, Cousin-
» Germain du Soleil, etc. etc. Oncle à la mode de
» Bretagne, des Constellations du Nord, etc. à tous ceux
» qui ces présentes lettres verront, salut, protection, apos-
» trophe impériale, bonne santé, bon appétit, etc. etc.
» Savoir faisons par ces présentes, scellées du grand
» cachet de cire verte, etc. que, comme on m'a tout
» d'suite baillé un occasion d'm'appercevoir qu'i'
» gniavait dans mon Conseil d'État, des mirliflores
» qui n'étiont capab'es d's'occuper que d'leux parure;
» des intriguans qui vendiont leux suffrages; et des
» lâches qui n'aviont pas l'courage d'prend' en mains
» la cause d'la justice; j'avons pris un arrèté, dont au-
» quel que j'casse, d'ma pleine autorité, une çar-
» taine partie d'mon Conseil; et que dans l'nombre
» d'ceux que j'nommons à la place des *En allés*, j'ons
» compris l'Citoyen *Goulo*, Gouverneur héréditaire
» du Canton d'la Pyramide; attendu q'cest un bon
» garçon, qui connait c'que parler veut dire; qui
» aime mieux son devoir que l'argent; qui n'fait
» rien par peur, et tout par conscience; et q'tout
» l'monde estime dans son Canton du d'puis ben long-
» tems; et q'quand on a l'estime d'tout l'monde, faut
» qu'on l'ait méritée, parce qu'i' gnia pas d'fumée sans feu.
» Signé *Plumasso*, Secretaire en chef de la Chan-
» cellerie de l'Isle-Verte; au nom et par l'ordre de
» l'Empereur qui a déclaré ne savoir signer »....

Mère TOTO, *à part.*

Hélas! oui, c'est ben d'ma faute, si je n'li avons pas donné un maît' d'écriture!

GOULO, *appercevant les trois autres.*

(*à part*). Des étrangers! des paysans dans la salle du Conseil! (*haut*). Que faites-vous ici, mes amis? que voulez-vous? qui vous a introduits jusque dans cette salle?

Mère TOTO, *faisant des révérences.*

Monseigneur! excusez la valicence....

GOULO.

Parlez, parlez hardiment bonne-femme!... Oh!

oh ! nous n'intimidons personne ici ; nous voulons qu'on nous aime ; et la terreur est un mauvais moyen pour y parvenir.

Mère TOTO.

Monseigneur ! c'est que tous ces Gardes, tous ces Pages, tous ces Gentilshommes à plumets, qu'étiont l'long des galeries où q'nous avons passé, non-seul'ment i' n' nous ont rian dit d'mal-honnête ; mais i' nous ont fait ben des politesses...

GOULO.

Vous voulez, sans doute, parler à l'Empereur ?

MAGDELON.

Nous v'nons tout exprès pour ça, Monseigneur ?

GOULO,

Sait-il que vous êtes ici ?

LOURDO.

Sans doute, Monseigneur ; nous avons monté su' ses carosses, pour arriver jusqu'ici.

GOULO.

Ah ! j'entends ; vous êtes peut-être ce meûnier qui lui a servi de père ?

Mère TOTO.

Tout juste, Monseigneur ; et moi, j'l'ons nourri ; et v'là Magdelon not' fille, sa sœur de lait, qu'est ben gentille, comme vous voyez, pour vous sarvir...

GOULO, (*regardant attentivement la taille énorme de Magdelon, qui doit avoir des coussins sous ses vêtemens, pour paraître plus volumineuse*).

Elle est charmante !... faite au tour !.. (*à part*). Elle est mignonne, la Demoiselle !... (*haut*). Si vous voulez, je vais avertir Sa Majesté ; mais la voilà !

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, TURLUTUTU, *sans couronne ni bonnet, les chèveux frisés et roulés sur toute la tête ; sans manteau, mais habillé très-richement.*

TURLUTUTU, *vers la coulisse, à part.*

Restez-là, les gardes.. (*à part*). C'est ennuyeux d'avoir toujours ces gens-là su' ses talons. (*à sa mère nourrice*). Eh ! vous v'là, maman ! (*Il les embrasse tous trois*). on n'm'avait pas dit q'vous étiez déjà ici. eh ! bon jour donc, mon papa ! eh ! te v'là, ma p'tite Magdelon ! (*à Goulo*). Excellence, faut q'vous m'ex-

siez t'un plaisir; c'est d'aller dire au Prince *Hazaël*, que j'voulons li parler tête-à-tête avant que l'Conseil s'assemble...

GOULO, *s'en allant.*

J'y vais, Seigneur...

TURLUTUTU.

Et pis vous voudrez ben dire à c'monsieu' en question... là... à c'Seigneur d'la cour, qu'est l'chambellan d'ma chambre... où c'qu'i' gnia du gniaf dans son nom... vous savez ben...

GOULO.

Kuliaf ?

TURLUTUTU.

Oui, Kugniaf... queu' diable d'nom ! je n'peux jamais r'tenir ça... vous li direz donc qu'i' vienne prend' mes ordres...

(*Coulo s'en va*).

SCÈNE IV.

TURLUTUTU, Mère TOTO, LOURDO, MAGDELON.

Mère TOTO.

Dites donc, mon fieu; c'est pour tout d'bon, comme j'vois, q'vous v'là l'Empereur de c't Empire où qu' nous sommes?

MAGDELON.

J'avais cru d'abord q'c'était z'eune farce...

TURLUTUTU.

Ah ben, oui! eune farce! gnia comme ça des farces, où q'la mine est trompeuse; à c'te farce-ci, j'crais ben q'les rieux sont d'mon côté.

MAGDELON, *s'attristant.*

Les rieux! les rieux! rira ben qui rira l'dernier, comme dit c't autre; mais ça n's'ra pas moi.

TURLUTUTU, *la fixant tendrement.*

Pourquoi donc ça ?

Mère TOTO.

Bah! c'est eune p'tite sotte, qui s'afflige de c'que vous v'là si haut monté... alle a peur d'passer le restant d'ses jours dans les larmes à cause d'vous...

TURLUTUTU, *embrassant Magdelon.*

Comment, ma chère petite miniature!... t'as cru qu'en changeant d'état, j'avions changé d'cœur? oh! que nenni. J'avons fait l'sarment d'être à toi; et, quand

on a fait z'un sarment, faut l'tenir. Ah ben ! oui ; ça s'rait un jili exemple à donner, si c'ti-là qu'est l'maître aux autres, manquait l'premier z-à sa parole !... comment est-ce donc que j'punirions ceux-là d'mes sujets qui manqueriont z-à la leur ?

LOURDO, *bêtement.*

Ah ! ben, pardi ! ah ! ben !

MAGDELON, *sautant au cou de Turlututu.*

Ta Majesté m'aime donc toujours ?

TURLUTUTU, *la serrant tendrement.*

Si j't'aime toujours !... ah ! Magdelon, si j'avions trente-six couronnes, gnien aurait vingt-cinq pour toi !

Mère TOTO.

Eh ben, ma fille, v'là qu'est dit ! tu n'risques rien d'êt' fière, à c'te heure ! te v'là seûre d'être Impératrice ! (*montrant la table*). V'là l'lit nuptial, dont auquel que t'en auras ta part !

TURLUTUTU.

Ça, un lit ? ah ben ! ça s'rait jili d'êt' couché là-d'sus... c'est z-eune table d'écriture pour le Conseil d'État... vous varrez, vous varrez mon lit, où c'qu'i' gnia des matelats d'plume, où c'qu'on s'perd comme dans un gouffre... Ah, ça ; faut vous dire eune chose : vous savez ben, vot' fils Gros-Jean ?

Mère TOTO.

Oui ; eh ben, où c'qu'il est ?

TURLUTUTU.

Il li est arrivé z-eune fière histoire, allez ! il a manqué d'êt' pendu !... mais c'n'est rien q'ça... vous l'varrez ; i' vous contera ça ; vous li direz que j'l'aimons toujours ben, maugré la pendaison ; (*Il tire une bourse de dessous sa mante.*). et vous li donn'rez ça d'ma part, pour afin de l'consoler... gnia là d'dans mille pistoles d'or.

LOURDO, *tout bêtement ébahi.*

Ah ! mon guieux ! mon guieux ! tant d'or que ça ! gnia là d'quoi acheter toute la farine d'l'univers !

TURLUTUTU.

Pour vous, papa Lourdo, j'vous donnons l'gouvarnement général des moulins à vent d'la nation, qu'est justement vacant du d'puis trois mois... et vous autres, ma Mère nourrice et ma Future, vous d'meur'rez ici, dans c'Palais, avec Lourdo, jusqu'à nouvel ordre. (*à Magdelon*). En attendant que j'te fasse Impératrice, mon

mon enfant, faut q'tu t'donres d'la patience! car, vois-tu? ça souffrira des difficultés; n'faut pas, pour eune femme, si belle qu'alle soit, occasionner d'mort d'homme, ni d'révolte dans un peuple... J'ors dejà d'visé ça aveuc les gros bonnets d'ma Cour... et ça s'arrangera. J'vas vous faire conduire dans d'biéaux cabinets tout d'or que j'ons fait préparer pour vous tretous... gnia des couturières, et pis des coëffeuses qui vous attendent; on va vous mettre d biéaux ajustorions, pour que vous puissiez paraître fringantes comme des merveilleuses à la fete que j'voulons donner c'soir aux Ambassadeurs, qui sont v'nus m'apporter l'portrait d'une belle Princesse toute noire à épouser; mais gnia pas d'risque; *Magdelon*, t'as ma foi; et tu la g'rd'ras; d'ayeurs, l'noir n'est pas ma couleur; j'aimons mieux une grosse rougeotte comme toi... à propos, faut vous avertir d'eune chose encore; c'est q'j'ons ordonné qu'on vous habillît moitié princesses, moitié paysannes... c'est pour faire voir au peup'e qu'on n'oublie pas c'qu'on a été... V'là queuq'z'un, c'est mon Gentilhomme; c'est bon.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, KULIAF.

KULIAF.

Seigneur! Votre Majesté m'a fait demander; je me rends à ses ordres.

TURLUTUTU.

J'vous en r'marcie; vous allez conduire toute c'te brave famille-là, là où c'que vous savez ben; et pis vous r'viendrez dans l'antichambre attendre que j'vous appelle... J'voulons vous dire encore queut' chose d'particuyer, avant que l'Conseil se tienne. Vous f'rez attend' tous les membres qui s'présenteront, jusqu'à c que j'sonnions. J'ons besoin de d'viser, avant tout, avec l'Prince *Hazaël*: vient-i' enfin?

KULIAF.

Oui, Seigneur; il étoit sur mes pas... Le voilà.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, HAZAEL.

TURLUTUTU, *à sa famille.*

Au r'voir, mes amis... allez-vous-en.

Mère TOTO, *saluant profondément.*

Nous vous génons? C'est ben d'l'honneur!

Ils s'en vont tous trois avec Kuliof, et lui font des salamalechs qu'il leur rend; c'est à qui ne passera pas le premier.

SCÈNE VII.

TURLUTUTU, HAZAEL.

TURLUTUTU, *à part.*

I' n'parl'ra pas l'premier... il a z-eune dent contre moi, je l'parie... faut li tirer les vers du nez... ça s'rait dommage de m'priver d'un homme comme ça; j'allons li prouver mon estime. (*haut*). Eh ben, mon Cousin Hazaël, vous n'dites mot!.. vous vous t'nez loin d'moi d'un air boudeur, comme si vous m'en vouliez! (*Turlututu, en parlant, interrompt chaque phrase par un silence expressif, pendant lequel il regarde Hazaël qui se tient à une certaine distance, sans lever les yeux*). Oh! oui; j'parie q'vous m'en voulez; et v'là pourquoi q'vous n'me répondez pas! v'là aussi pourquoi vous avez donné vot' démission d'toutes les places que vous aviez!... eh ben; moi, j'vous déclarons que j'n'acceptons pas toutes ces démissions-là... t'nez, mon Cousin, parlons nous deux à cœur déboutonné; (*Il s'approche de lui*). mais auparavant, dites-moi si vous m'en voulez...

HAZAEL.

Moi, Seigneur? à dieu ne plaise! quand il vous serait échappé quelques fautes à votre avénement au trône, ce que vous avez déjà fait depuis, les excuse aux yeux de tout homme sensé; je serais le seul homme de la cour qui ne vous rendît pas cette justice...

TURLUTUTU, *très-vivement.*

Oh! oui; j'sais ben q'j'ons eu queuq' torts, en effet! c'malheureux porte-faix a donné lieu à une esclandre, qu'a compromis un p'tit brin la Majesté du trône; j'ons ben senti ça tout d'suite; mais l'bon cœur l'a emporté; j'n'ons pas pu m'empêcher que d'faire des amiquiés à mon ancien camarade; c'est ben pardonnable; l'étiquette n'peut pas prend' le d'sus en un clin d'œil, quand i' s'agit d'la nature et d'l'amitié... J'ons oublié un moment qu'i' gniavait d'la distance entre un Empereur et un crocheteur; gnien a peut-êt' plus d'un, qui s'en s'rait trop souv'nu... faut m'passer mes premières écoles,

comme on dit; j'ons eu là eune bonne leçon ; et, quand c'ti-là qui gouvarne, sait profiter des l'çons qu'on li donne, c'n'est encore que d'mi mal.

HAZAEL.

Seigneur, cette façon de penser est si généreuse, si noble et si sensée, qu'on aurait lieu d'en être presque...surpris, si l'on ne connaissait pas maintenant vos qualités naturelles...

TURLUTUTU.

Oui, oui; dites tout bonnement qu'on est étonné d'voir un paysan gouvarner avec un peu d'bon sens.. Si gnia queuq'z'un qui doive en èt' pus surpris q'les autres, c'est ben vous, mon cousin... car enfin, mon élévation vous a ôté d'ben jolies espérances, n'est-ce pas?...

HAZAEL, *vivement.*

Ah! Seigneur! j'aurais le plus grand chagrin de vous laisser croire que la jalousie ou le dépit ayent eu la moindre prise sur mon ame... Je sacrifierais ma vie, s'il le faut, pour vous maintenir où vous êtes; la loi parle trop clairement, pour que j'ose jamais lui porter atteinte; je ne connais que cette manière de prouver qu'on aime son pays : la soumission aux lois.

TURLUTUTU, *avec force.*

C'est fort ben; mais si c'était ben vrai tou ce que vous dites là, vous n'auriez pas r'noncé tout d'un coup à vos places; car enfin, croyez-vous q'la soumission aux lois, soit la seule marque d'un bon citoyen? non, monsieu' mon cousin, non; faut encore être utile à sa patrie, quand on l'peut; et tout homme qui charche d'mauvaises excuses pour ne pas t'-accepter z-un emploi où c'qu'i' peut faire du bien, j'en dis : *bernique!* et pis, qu'on vienne s'plaindre, après ça, si j'place des coquins qui m'auront trompé..... J'dirai à tous ces pleureux-là : « Eh! pourquoi, vous » autres honnêtes gens, n'avez-vous-ti pas voulu d'pla » ces? c'est vot' faute; vous en v'là punis; c'est ben fait.. » *tu l'as voulu; George Dandin!...*

HAZAEL.

Seigneur, j'ai cru pouvoir me livrer enfin au repos, après une vie passée dans les orages politiques, et au sein des fatigues militaires et administratives... Si dans un moment de crise, on croit devoir recourir à

mon zèle, je suis là, et Votre Majesté peut compter sur moi....

TURLUTUTU, *avec une sorte de dignité.*

C'est précisément pour qu'i gnien ait pas d'moment d'crise, monsieur, que j'voulons q'vous gardiez vos places; et qu'on vous rende encore pus d'honneur qu'on n'vous en a rendu ju'qu'à présent... Ecoutez, m n p'tit cousin; je m'rendons justice; j'ons d'bonnes intentions; ça, c'est seûr; mais ça n'suffit pas. On connaît ben des gens en places, qui avec les pus meilleurs intentions du monde, n'ont fait q'des sottises.. I' m'faut un Conseiller capab'e de me r tenir dans l'droit ch'min; vous avez d'la probité, du génie; vous entendez ben les grandes affaires; vous êtes la première parsonne d'l'Empire après moi; tout l'monde vous estime et vous aime; c'est l'opignion publique, ça; croyez-vous que j'veuille me r'gimber, moi tout seul, cont' l'opignion publique! oh, que nenni! ça s'rait la p'us grande balourdise que j'pourrais faire; et tôt ou tard j'finirions par avoir le d'ssous.. c'est - c'qu'i' n'faut pas. J'vous estimons itout; et j'vous aimons ni pus ni moins que l'public qui vous rend justice..... Gnia pas d'pus meyeur Général que vous; j'ons entendu d'vos proclamations qui prouviont q'vous avez l'mani'ment d'la pleume comme de l'épée; vous avez fait respecter la religion et les usages des pays où c'que vous avez porté la guerre; et vous étiez ben jeune alors.... ça vous honorera toujours, ça... Vous connaissez les biensiances, et moi je n'les connais pas; aimez-moi, j'vous en prie!.. (*Il le presse contre son cœur*). régnons nous deux, puisque je n'sommes pas capable d'régner tout seul.... Prouvez-moi q'vous êtes mon ami, en me r'dressant de mes torts; en m'disant toutes mes vérités... et tout l'bien que j'f'rai, ça s'ra vot' ouvrage!...

HAZAEL, *attendri.*

Ha! Seigneur! je ne tiens pas contre une pareille preuve de votre attachement et de votre modestie! faites donc de moi tout ce qu'il vous plaira...

TURLUTUTU, *l'embrassant.*

Ah! m'v'là content enfin! Vous présid'rez l'Conseil, en mon absence; et vous y assist'rez aussi, quand j'y s'rai... Ecoutez, mon ami, j'ons pris su' moi d'réformer cartaines gens qui n'étiont pas...

HAZAEL, *l'interrompant.*

Je sais tout cela, Seigneur; je me proposais de faire les mêmes réformes, si j'eusse été Empereur.... Vous les avez faites...; je sais encore quelles nominations vous leur avez substituées; et je vous avoue que c'est-là justement ce qui a donné lieu à toute la ville d'admirer votre sagesse et votre intégrité....

TURLUTUTU, *lui prenant la main.*

Mon intégrité, à la bonne heure! mais ma sagesse... on pourra parler d'ça, quand nous travaillerons nous deux. ... Parlons d'ma sœur à présent...

HAZAEL.

Vous me permettrez, Seigneur, de ne la plus voir...

TURLUTUTU.

...Bah! vous d'viez l'épouser!

HAZAEL, *tristement.*

Je comptais sur le plus tendre retour de sa part; l'événement m'a donné de tristes lumières à cet égard. J'ai vu avec peine que son amour se réfroidissait à mesure que je m'éloignais du trône. L'ambition, hélas! domine son cœur, plus que tout autre sentiment....

TURLUTUTU.

L'ambition, c'est ça même; eune femme n'en est pas pus exempte q'les hommes; et alle vous est capab'e d'pousser pus loin les choses que nous autres.... Eune femme, voyez-vous? ça vous est vif, ardent; ça n'se r'pose pas, quand ça vous a queuq' chose dans la tête, que ça n'ait obtenu.. ah! dame! on n'est pas de c'ses que-là pour rien; et j'ons toujours r'marqué qu'on a toujours un p'tit brin d'entêtement, pour peu qu'on soit femme... mais faut pardonner ça; c'est si genti', eune femme! oh! moi, j'aimons les femmes, j'vous en avertis; et je n'voulons pas d'hommes à ma cour qui n'partagiont pas c'goût-là... Ma sœur est si agriable!.... Alle est ben jolie, ma sœur, n'est-cel pas?...

HAZAEL.

Vous avez vu, Seigneur, avec quelle témérité elle s'est oubliée à votre égard, en présence des Ambassadeurs....

TURLUTUTU.

Ah! vous savez ça ? eh ben ! on a vu aussi comme j'ons fait avaler l'goujon à son p'tit amour-propre !.... et on varra, tout à l'heure, que je n'sommes pas d'ces Souv'rains qui s'laissont manquer impunément.... Alle m'a menacé tout haut d'vant l'public; j'l'en punis ben; car j'ons ordonné, gnia pas t'-un quart d'heure, qu'on l'arrête....

HAZAEL, *interdit.*

Quoi, votre sœur? vous l'avez fait arrêter?

TURLUTUTU.

Oui, Monsieu'; j'ons fait arrêter la Princesse Cabouska...

HAZAEL, *avec feu.*

Quoi? vous! son frère!

TURLUTUTU, *froidement*

C'n'est pas son frère, c'est l'Empereur qu'a donné c't ordre là; quant à ma sœur, je m'gard'rai ben d'li faire d'la peine; mais gnia des cas où c'qu'i gnia ni frère ni sœur qui tienne; et c'que l'cœur nous défend, queuq'fois la raison nous l'ordonne...

HAZAEL.

J'admire tant de fermeté, Seigneur; cet exemple de sévérité apprendra du moins vos sujets à vous respecter..... Mais votre courroux n'aura pas de suite ?

TURLUTUTU, *d'un ton plus familier.*

J'n'ai pas d'courroux, mon ami, je n'ai que d'la justice; ma sœur vient d'être conduite dans la maison des Prisonniers d'État, pour un p'tit quart d'heure tant seul'ment... jusqu'à c'qu'al' paraisse d'vant l'Conseil qui va s' tenir, pour qu'on lui baille eune bonne p'tite mercuriale, en magnière d'correction fraternelle; et j'esperons ben qu'après ça, vous li rendrez vot' amour, et qu'al' deviendra vot' femme; j'ons tout plein d'projets là-d'sus; enfin, suffit: j'voulons, moi seul, arranger tout çà... vous s'rez content; vous varrez....

SCÈNE VIII.

TURLUTUTU, HAZAEL, KULIAF.

KULIAF.

Seigneur, tous les membres du Conseil attendent vos ordres pour entrer...

TURLUTUTU.

C'est ben ; du moment qu'i's attendent, j'n'ons q'faire de m'gêner... (*A Hazaël*). Allez leu' tenir compagnie un p'tit moment, j'vons en prie, pendant que j'dirons deux mots à mon genizhomme...

HAZAEL, *le saluant avec respect.*

Je vous obéis... (*à part*). Qui l'aurait cru, qu'il déployerait un si grand caractère?

(*Il s'en va*)

SCÈNE IX.

TURLUTUTU, KULIAF.

TURLUTUTU.

Fermez ben c'te porte, afin qu'parsonne n'nous entende...

KULIAF, *fermant la porte à triple tour.*

(*à part*). Que va-t-i: me dire?

TURLUTUTU, *allant régarder à chaque coulisse.*

Vous êtes ben sûr qu'on n'nous écoute pas?

KULIAF

Très-sûr, Seigneur. (*à part*). Que de mystère!

TURLUTUTU, *s'assoyant sur un des fauteuils des Conseillers*).

Parlons bas.,. V'nez vous met' à côté d'moi.

KULIAF, *debout à ses côtés.*

(*à part*). Pourquoi donc toutes ces précautions?

TURLUTUTU.

Avez-vous fait tout disposer dans l'jardin de c'palais pour la fête que j'dois donner aux Ambassadeurs?

KULIAF,

Tout est prêt; elle aura lieu à l'issue du Conseil.

TURLUTUTU.

Gnia ti' d'la place pour tout l'peuple comme j'vous l'ons r'commandé?

KULIAF.

Oui, Seigneur.

TURLUTUTU.

Avez-vous eu soin d'y faire porter mon sceptre, ma couronne et mon mantieau?

KULIAF.

Tout y est, Seigneur, selon vos ordres.

TURLUTUTU.

C'est bon; j'sommes content d'vous; j'vous baille la

place d'Gouvarneur de c'te Capitale ; vous savez q'j'ons dépossédé c'ti-là qui l'était ; i' n'faisait rien q'pour de l'argent ; c'te avarice-là ne m'convient pas ; quand c'n'est qu'au poids d l'or qu'on obtient la justice, les pauvres sont ben sûrs d'êt' toujours malheureux !

KULIAF, *interdit.*

Par où ai-je pu mériter une faveur aussi signalée ?

TURLUTUTU.

Vous avez d'l'exactitude; vous êtes un honnête homme; quand on gouvarne aussi ben q'vous l'faites du d'puis plusieurs années, une maison comme celle-ci, on est ben en état d'gouvarner z-eune grande ville. (*Il lui avance un fauteuil*). Assiettez-vous, Monsieu' l'Gouvarneur.... et parlons pus bas, si ça s'peut... Dites-moi, s'i' vous plaît, comment est-ce qu'on f'rait dans c'pays-ci, d'après la loi, pour quitter l'trône, après l'avoir occupé ?

KULIAF.

Il faudrait pour cela, Seigneur, deux choses prescrites par la Constitution de notre île ; 1°. n'avoir point d'enfans ; 2°. désigner son successeur, mais un successeur agréable à la nation, et qui voulût bien l'accepter...

TURLUTUTU.

Oh ! pour quant à c'qu'est d'l'accepter, on n's'rait pas-t-embarrassé d'trouver des gens qui n'feriont pas tant d'façons pour ça.

KULIAF, *à part.*

Quelle serait donc son idée ?

TURLUTUTU.

Eh ! dite moi un peu ; comment est-c' qu'on appelle c'te action-là, d'un Prince qui quitterait sa place ?

KULIAF.

Cela s'appelle *abdiquer*, Seigneur.

TURLUTUTU.

Abdiquer !... répétez-moi c'mot-là ; que j'le r'tienne ben... ou putôt mettez l'moi par écrit... j'me l'ferons lire, au besoin, par c'ti-là qui s'ra l'pus près d'moi.

KULIAF, *écrivant.*

(*à part*) Oh ! sûrement il a quelque projet. (*Il lui donne le papier plié, que Turlututu met dans une de ses poches*).

TURLUTUTU.

Ben obligé... *abdiquer !... abdiquer !...* c'est ça, n'est-ce pas ?

KULIAF.

KULIAF.

C'est cela même... Pardonnez à ma curiosité, Seigneur; mais l'intérêt que je porte à Votre Majesté, doit m'excuser... est-ce que vous auriez par hasard l'intention de renoncer au trône ?...

TURLUTUTU, *se levant brusquement.*

Oh! que j'...'ai garde! ben au contraire; j'dirons au peup'e que j'sommes ben éloigné d'abdiquer, et que j'n'ons fait écrire l'mot q'pour donner z-un démenti public à des gens d'ma cour qu'ont déjà fait courir ce bruit-là... i's ont cru m'mett' dedans; c'est moi qui les attrappe.

KULIAF.

(*à part*). Il me rassure.

TURLUTUTU, *se plaçant sur le fauteuil impérial.* (*à haute voix*). Allons; avertissez les Membres du Conseil que j'les attends...

SCÈNE X.

TURLUTUTU, KULIAF, HAZAEL, le GRAND-PRÊTRE, GOULO, PERLUMEL, FALAOUR, PIPAPO, *en longs manteaux brodés d'or et d'argent, tous ayant la tête découverte.*

KULIAF, *ouvrant la porte.*

Sa Majesté invite les Conseillers à venir prendre place à coté d'elle.

Marche, N°. 11.

Ils passent tous sur l'avant-scène et font une génuflexion devant l'Empereur. Kuliaf prend dans un coffre qu'il ouvre, une toque de velours noir, ombragée d'un beau panache de plumes vertes, qu'il met sur la tête de Turlututu. Hazaël est aussi en grand manteau, qu'il a mis dans l'intervalle des deux scènes. Pendant la marche des Conseillers, et jusqu'à ce qu'ils aient pris place, on sonne en volée derrière le théâtre une cloche comme dans les Visitandines, et les cors jouent une fanfare ad libitum. *Hazael va s'asseoir à la droite de l'Empereur; ensuite Goulo et Perlumel du même côté; à sa gauche est le Grand-Prêtre; ensuite sont placés Falaour et Pipapo. Kuliaf reste debout derrière le fauteuil de Turlututu.*

TURLUTUTU.

Messieux, v'là q'vous vous t'luquez tretous les uns les autres avec étonnement, de ce qu'i' gnien manque plusieurs parmi vous, et de c'qu'i' gnien a d'autres à

leux place. Comme je n'voulons rien faire sans pouvoir rendre compte d'mes actions non-seul'ment z-à mon Conseil, mais même, s'il le faut, à tout l'peup'e (qui n' confie pas ses pouvoirs à queuqz-un pour que c'queu'-z-un l'parsécute et l'maîtrise à la mode d'sa fantaisie), j'allons vous dire les raisons d'parceque pourquoi t'estce que j'ons fait plusieurs cassations... D'abord...

HAZAEL.

Bon ! Seigneur ! n'êtes-vous pas le maître de vos choix? S'il fallait que le Monarque entrât en explication avec tous ceux qu'il croit en conscience devoir destituer, vingt siècles de vie ne lui suffiraient pas; et le pouvoir suprême serait illusoire... Il doit vous suffire que votre Conseil approuve toutes vos opérations; elles lui paraissent utiles et raisonnables. Quant à moi, je déclare que, si la loi m'eût fait monter sur le trône, j'eusse fait sans balancer toutes les réformes que vous avez faites...

Le GRAND-PRÊTRE.

Je crois cependant, malgré toute la déférence que je dois aux opinions du Prince Hazaël, que Sa Majesté rend un service important à ceux de son Conseil qu'elle a tout récemment appellés auprès d'elle; car, en nous instruisant du motif qui l'a portée à destituer nos prédécesseurs, elle nous enseigne à nous tenir sur nos gardes.

GOULO.

Je suis de cet avis, moi, qui me vois tout-à-coup Membre du Conseil contre mon attente; car enfin j'apprendrai par-là, peut-être à éviter les fautes de celui que je remplace.

HAZAEL, *à Goulo.*

Eh bien; faut-il vous dire que celui que vous remplacez, était un rêveur de conspirations? qu'il ne voyait par-tout que des complots contre la sûreté de l'Empire? On a beau être un homme d'honneur; avec une tête frappée de ce vertige, on fait toujours un mal infini... jamais un moment de calme dans l'État; toujours des soupçons, au lieu de certitudes! toujours des prétextes au lieu de raisons! le sens des lois toujours forcé! oh! ce n'est pas là gouverner, c'est bouleverser..

TURLUTUTU.

C'est ça justement; v'la pourquoi q'j'ons mis l'citoyen Goulo à la place de c'brave homme que j'n'en estimons

pas moins, mais qui s'ra bieaucoup mieux dans sa famille que dans l'Conseil. (*au Grand-Prêtre*). Vous, monsieux, j'vous ons placé ici pour faire voir que j'méprisons les sottes idées d'ceux-là qui regardont putôt l'état q'la personne. Je n'connais pas d'prêtres dans l' gouvernement; j'n'y connais q'des citoyens. Vous avez d'la probité; vous faites ben les affaires d'vot' prêtrise; quand on est fidelle à sa r'ligion, on doit l'être aussi aux lois d'son pays. Vot' prédécesseux (*avec embarras*). Enfin! n'en parlons pus; c'était z-eune affaire d'finance... c'est délicat, voyez-vous?

FALAOUR.

Et moi, Seigneur, qui me trouve ici à mon grand étonnement!...

TURLUTUTU.

Vous avez du courage, monsieux! et vous êtes franc...

PHARANZOR.

Du courage, Seigneur; vous avez bien raison, c'est la pierre de touche des grands Administrateurs.. Je ne connais rien de pis dans les places que les hommes faibles; ils finissent toujours par être des lâches...

FALAOUR.

Et des flatteurs; c'est le fléau des Empires... Sa Majesté ne les aime pas; du moins je le pense...

TURLUTUTU, *avec feu*.

Les flatteurs? ah! j'aim'rais mieux un ennemi déclaré... Mais tout not' monde n'est pas t'encore ici... c'est égal; j'crais ben q'nous sommes assez pour délibarer?...

HAZAEL.

Oui, Seigneur; sur-tout si vous comptez Kuliaf...

TURLUTUTU.

J'vous entends; i' mérite une place au Conseil... aussi j'lons fait Gouverneur de c'te Capitale; et ça li donne l'droit d'siéger parmi nous...

TOUS LES CONSEILLERS, *battant des mains*.

Bravo! bravo!...

TURLUTUTU.

Schtt! schtt!... paix donc, là! c'est quasi comme dans un espectaque... n'faut pas comme ça s'emporter tout d'suite ni pour, ni contre... Ah! ça; quoi t'est-ce qu'i' gnia t'à faire aujourd'hui? (*à Kuliaf*), prenez la pleume; et vous écrirez pour moi.

HAZAEL.

L'affaire la plus importante, ce me semble, c'est une réponse positive à donner aux Ambassadeurs.

FALAOUR.

Il s'agit de savoir, avant tout, si Sa Majesté veut épouser la Princesse de Madagascar...

PHAR'ANZOR.

Vous avez vu son portrait, Seigneur; qu'en pensez-vous?

TURLUTUTU.

Oui; j'l'ons vu; il est fort joli... mais c'est pas sur un portrait qu'on s'décide à eune nôce... c'est q'moi, quand je m'marie, c'est pour tout d'bon, dà... faut y r garder z-à deux fois...

HAZAEL.

Prononcez, Seigneur; notre opinion ne peut pas guider votre cœur...

Le GRAND-PRÊTRE.

En politique cependant, il faut quelquefois raisonner autrement...

GOULO.

En effet; c'est l'intérêt public qu'il faut consulter avant tout... ce n'est pas pour soi qu'on est Prince; c'est pour le peuple.

TURLUTUTU.

Eh. ben; voyons, Messieux; écrivez chacun vot' opignion, s'lon l'usage...

FALAOUR.

Mais parlez, Seigneur!

TURLUTUTU.

Écrivez, écrivez!... est-ce que vous n'voyez pas qu'étant l'chef ici, si j'vous dis d'abord mon avis, vous f'rez pencher la balance, maugré vous, putôt d'un côté que d'l'autre?...

GOULO.

Écrivons donc...

(*Ils écrivent tous. Pendant ce tems-là, Turlututu quitte sa place et se promène sur l'avant-scène; Kuliaf écrit aussi.*)

TURLUTUTU, *à part.*

V'là comme j'aime qu'on délibère, moi; pas d'gêne; pas d'tapage; q'tout un chacun dise c'qu'i' pense; et q'les opignions soyont libres comme l'air; c'est ça.

KULIAF, *ramassant les billets.*

(*à Hazaël*). Faut-il les lire à haute voix ?

HAZAEL.

Oui, sans doute.

KULIAF, *lisant.*

« N°. 1. *Hazaël.* Je m'opposerai toujours aux alliances » qui donnent lieu à des prétentions étrangères sur les » droits d'une nation.

TURLUTUTU.

(*à part*). J'sis ben de c't avis-là. (*haut*). Et d'un... après ?

KULIAF, *lisant.*

» N°. 2. *Le Grand Prêtre.* Ces sortes d'alliances ont » quelquefois cimenté la paix.

TURLUTUTU, *debout sur l'avant-scène.*

Et d'deux... (*à part*). Chacun son gout ; c'n'est pas l'mien.

KULIAF, *lisant.*

» N°. 3. *Goulo.* Il vaut mieux sacrifier ses goûts que s'exposer à mécontenter ses alliés.

TURLUTUTU.

C'est ben dit... (*à part*). Mais j'n'en suivrai pas moins mon idée.

KULIAF, *lisant.*

» N°. 4. *Pipapo.* Les trois quarts des guerres qui » ont désolé les nations, ont été le résultat de ces » sortes d'alliances.

TURLUTUTU.

(*haut*). Après... (*à part*). Ça n'est q'trop vrai.

KULIAF, *lisant.*

» N°. 5. *Pharanzor.* Le mariage qu'on propose à notre » Empereur, est un à-compte qu'on veut lui faire payer » sur ce qu'on exigera plus tard.

TURLUTUTU, *à Pharanzor.*

C'est vous qui dites ça, Monsieur ?... comment est-ce qu'on vous nomme ?

PHARANZOR.

Pharanzor, Seigneur... Est-ce que cette opinion vous offense ?

TURLUTUTU.

Rien n'm'offense, encore un coup, dans une opignion... (*à Kuliaf*). Continuez.

KULIAF, *lisant.*

» N°. 6. *Falaour.* Ce mariage-là ne me plaît pas du » tout; Je ne vous dis que ça.

TURLUTUTU, *à part.*

Eh ben; il est sans gene, c'Conseiller-là!

KULIAF, *lisant.*

» N°. 7. *Perlumel.* Presque tous les orages politiques, » qui ont grondé sur la terre, n'auraient pas eu lieu, » si les Monarques avaient épousé des femmes de leur » pays.

TURLUTUTU, *à Kuliaf.*

Et vous? quoi t'est-ce que vous opinez?

KULIAF, *donnant son billet à Hazaël.*

Tenez, Seigneur; Votre Altesse le lira; je ne peux pas me lire moi-même...

TURLUTUTU.

Bah! est-c' que vous n'savez pas lire vot' écriture, vous qui lisez si ben celle des autres?

HAZAEL.

La loi le lui défend, Seigneur; c'est pour que les choses se passent dans la plus exacte justice.

TURLUTUTU.

Ah! ah! c'est différent; j'en sis ben aise.

HAZAEL, *lisant.*

» N°. 8. *Kuliaf.* Une mauvaise femme à côté d'un » bon Prince, peut faire beaucoup de mal; et quiconque » épouse une Princesse qu'il n'a jamais vue, ni connue, » s'expose au plus grand danger ».

TURLUTUTU.

Eh ben; Messieux; v'là qu'est dit; j'n'ons pas besoin d'vous dire mon avis; vous êtes six contre deux; j'dois dire comme la majorité?

HAZAEL.

Votre voix compte pour six, Seigneur...

TURLUTUTU.

En c'cas-là, écrivez qu'la majorité est d'douze.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MIAIM, CABOUSKA, ZOÉ, *Quatre gardes entourant Cabouska.*

MIAIM, *avec son fausset.*

La Princesse Cabouska, avec sa Dame d'honneur!

TURLUTUTU.

Vous v'là donc, Madame ! et vous avez cru q'j'vous permettrais d'm'insulter jusques su' mon trône, en présence des Ambassadeurs d'une nation, dont i' faut s'taire respecter!... Là, voyons; jugez-vous vous-même! est-ce que c'est ben fait, ça, d'dire des sortises à son Empereur? Si vous n'voulez pas qu'on vous méprise, comment pouvez-vous ti' m'marquer du mépris à moi-même, qui sis pus haut monté q'vous? Est-ce que vous n'voyez pas que d'mépriser vot' frère, ça vous r'tombe su' l'nez?.. Vous n'dites rien?... oh! j'sais ben q'vous v'là humiliée; .. mais c'n'est pas mon intention d'vous chagriner pus long-tems.. gnia des lois par ici pour les Grands comme pour les p'tits; v'là l'Conseil d'Etat, qui pourrait vous m'ner pus loin q' vous n'croyez... Mais nous sommes tretous d'accord pour vous prier d'montrer moins de fiarté dorsénavant Pardine! quand on est ben jolie et ben gracieuse comme vous êtes, quand on a z-un cœur de charité pour les pauv' comme vous avez... n'faut pas t'avoir un caractère revêche et une humeur acariâtre, qui rendont malheureux tout c'qui vous entoure.. (*Il lui prend la main et la baise plusieurs fois*). Allons, pus d'fâcheries... donnez-moi c'te menotte; hom! qu'alle est donc gentille!... v'là qu'al' rit... ah! j'allons donc êt' bons amis nous deux... (*Il lui donne de l'autre côté la main d'Hazaël*). nous trois! n'est-ce pas, ma p'tise sœur?

CABOUSKA, *les cheveux épars, sans rouge.*

(*à Turlututu*). Ah! Seigneur!... que vous dirai-je? je suis bien punie d'une inconséquence... un mouvement de vanité..

TURLUTUTU.

Eh ben, oui; qu'est-ce qui n'en a pas! allons, ma sœur, embrasse-moi, j't'en prie; et apprends à m'aimer! (*Ils s'embrassent*). Ecoute, ma mie; t'as pus d'esprit q'moi... donne-moi des conseils d'ami... là... sans t'fâcher... d'un p'tit air agriable... d'un ton doux.. j'les r'cevrons toujours ben; ça vaudra mieux q'de m'régenter et d'bouder tout l'monde, n'est-ce pas? (*Il apperçoit Zoë*). Qu'est-ce que c'est que c'te belle Madame? quoi c'qu'alle veut?

CABOUSKA.

C'est ma première Dame d'honneur, c'est *Zoë*; celle de toutes mes femmes, qui m'est le plus sincèrement attachée,,, elle m'a suivie dans les cachots où vous...

TURLUTUTU.

Dans les cachots ? diantre ! eune des plus belles maisons d'l'Empire, où c'qu'on est en bon air ; où c'qu'i' gnia d'jolis apparremens, d'grands jardins ; où c'qu'on joue au billard, à la paume, au *cheval fondu*..vous appellez ça des cachots, vous? Ah, dame ! il est ben vrai qu'i' gnia pas d'belles prisons... Mais quoi-t-est-ce qu'alle vient faire au Conseil, Mams'elle *Zoë?* ....

CABOUSKA.

C'est l'épouse d'un des Conseillers que vous avez privés de sa place... elle ne vous prie pas de la lui rendre ; mais de ne pas lui retirer vos bonnes graces.

TURLUTUTU, *à Zoë.*

Quoi-t-est-ce qu'i' gniavait, Madame, su' la lettre que vot' mari a reçue d'ma part ? pour queux raisons que j'l'ons destitué ?

ZOÉ.

Hélas ! Seigneur, c'est par un motif bien étrange ! Votre Majeste rend justice à sa droiture, à son intégrité, à son zèle ; elle se plaint seulement des allarmes continuelles qu'il inspirait au Conseil...

TURLUTUTU, *l'interrompant.*

Ah, bon ! j'entends ; c'est c'brave homme qui rêve des complots ! Par ma fine, ma chère Dame, gnia pas moyen d'cònsarver à la tête des affaires, des gens qui, par excès d'zèle, sont capables d'fourrer par-tout l'brouillamini ; qui compromettont la libarté et la vie d'tout un chacun, sur un *oui-dire* ; qui croyont, comme des Gobe-mouches, tout c'que l'premier v'nu vient leux dégoiser ; et qui fesont peur à tout l monde, parc'.qu'i's avont peur eux-mêmes... Oh ! d'abord, moi, je n'croirai jamais comme ça tout d'suite les rapports, et les *qu'en dira-t-on* ; en allant tout droit monch'min, j'parviendrons p'têt' à m'faire aimer ; et quand on s'fait aimer, m'est avis qu'on n'a rien à craindre.

ZOE.

Seigneur, permettez-moi d'instruire Votre Majesté et les Seigneurs du Conseil d'État de ce qui arrive maintenant à mon époux. Sans doute qu'il n'a point assez de caractère et de fermeté, pour siéger parmi

les Ministres de l'Empire; c'est précisément pour cela que la place qu'il occupait, semblait lui communiquer un esprit de vertige, qui lui faisait voir les objets tous autres de ce qu'ils étaient.... Imaginez-vous, Seigneur, que, lorsqu'il était en place, il empoisonnait ma vie par ses allarmes et ses visions continuelles... Il voyait noir ce que tout le monde voyait blanc; il soutenait que *deux et deux font cinq*; la nuit, il m'éveillait en sursaut, et d'un air effaré, il s'écriait : « *Les voilà, les conspirateurs! j'ai dé-*
» *couvert leurs complots; voilà les ennemis de l'Etat!*
» *je vais les dénoncer; ils ont trahi la cause du peu-*
» *ple; ils veulent renverser la Constitution de l'Isle-*
» *Verte* »!...

(*D'un air plus calme, et d'un ton moins élevé*).

Depuis quelques heures qu'il n'est plus en place, il ne revient pas de ses bévues; il s'étonne de ses erreurs; il comprend qne deux et deux font quatre; et il convient qu'il n'a jamais saisi la vérité...

(*On entend un coup de canon*).

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, AMÉLINA.

AMÉLINA.

Séigneur, les Ambassadeurs attendent dans la grande galerie, que Votre Majesté les conduise à la fête qu'on leur destine. Tout est disposé pour les recevoir; le peuple est assemblé dans les jardins du Palais; il est l'heure de s'y rendre....

TURLUTUTU, *à son Conseil.*

En c'cas-là, Messieux, la séiance est finie... Faut aller voir ça...j'n'ons jamais vu d'fête, moi, si c'n'est celle du patron d'ma paroisse... ça doit ét' bieau, eune fête d'prince!...allons, marchons..,

(*à Hazaël*).

Mon Cousin-Germain, chargez-vous d'arranger les affaires d'façon q'ces étrangers n'se fachiont pas; faites leux part de la décision du Conseil...

HAZAEL.

Je m'en charge avec plaisir.

LE GRAND-PRÊTRE, *inquiet.*

Ils nous déclareront la guerre...

TURLUTUTU, (*s'appuyant sur Hazaël*).

C'est bon; ça s'ra des lauriers d'plus pour mon Cousin, et vous, vous direz les Matines...

Ils sortent en ordre du Conseil, pendant la marche N°. 12, qui commence au bruit de plusieurs décharges de mousquetterie et de canon; la marche continue à l'orchestre, pendant que l'on vient ôter précipitamment les fauteuils et la table.

SCÈNE XIII.

TOUT LE PEUPLE; *des Musiciens, placés sur un amphithéâtre au fond de la scène; des Danseurs en avant.*

COEUR, et Marche. N°. 12.

LE PEUPLE.

Chantons, chantons de notre nouveau Maître
Et la sagesse et la bonté!
A nos regards surpris, il fait bientôt paraître
Le jour brillant de la félicité!

(*Pendant les ritournelles, on figure des danses expressives. Le théâtre, dès qu'on a levé la toile du fond, représente des jardins magnifiques, où les fleurs, la verdure, les statues, les vases, les illuminations et les jets d'eau se disputent la palme*).

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Mre TOTO, MAGDELON et LOURDO, *amenés par les gens du Prince.*

(Lourdo *est en habit de Cour, brodé en paillettes, mais il n'a rien changé au costume de sa tête, sur laquelle il a son petit bonnet, comme en arrivant;* Mère Toto *a gardé la même cornette de village, et un mouchoir de paysanne, à carreaux, mais elle porte des habits de satin, brodés d'or, avec une longue queue qui est portée par un Page du Prince;* Magdelon *a conservé ses gros habits et sa grosse taille; mais elle a un collier de diamans; elle est coëffée en cheveux bouclés, et couverte d'un bonnet à plumes blanches, de la plus grande élégance, avec*

une gaze qui pend par derrière jusqu'à ses talons. Ils font tous trois le tour du théâtre, précédés par des gardes qui portent le fusil sur l'épaule, pour leur faire honneur).

MAGDELON, *aux gardes.*

Dites donc, bonnes gens; i' doit y avoir eune place pour nous queuq'part par ici!

Mère TOTO.

Pardi! est-ce que ça s'demande? Quand not' fieu va-t-èt' arrivé, i' nous dira ça... (*elle va vers la coulisse*). le v'là!.. (*à Magdelon*). C'est ton tour, ma p'tite Magdelon; v'là qu'on va t'faire Majeste... tu n'as qu'à t'ben t'nir.

SCÈNE XV et dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, TURLUTUTU, HAZAEL, CABOUSKA, LE GRAND-PRÊTRE, GOULO, ZOE; *les Femmes de la Cour*; AMÉLINA, PIPAPO, PHARANZOR, PERLUMEL, FALAOUR, KULIAF, MIAIM; *tous les Gardes de l'Empereur*; L'AMBASSADEUR, *ses deux Adjoints, et tous les gens de leur suite.*

ORDRE DE LA MARCHE, N°. 13.

Les Danseurs se rangent près des Musiciens, à la droite du Spectateur, et occupent la largeur de deux plans. On voit paraître 1°. les Gardes du Prince, au complet; 2°. Kuliaf *réglant la cérémonie, et marchant à reculon; 3°.* Miaïm *à la tête des Femmes; 4° la suite des Ambassadeurs; 5°* l'Ambassadeur *assis à la Turque entre ses deux Adjoints, sur une espèce de palanquin soutenu par des Nègres; 6°. les quatre derniers Membres du Conseil, à chacun desquels on porte la queue; 7°. enfin, un petit amphithéâtre roulant, formé de quatre gradins, et allant en diminuant par le haut; sur cet amphithéâtre qui marche tout seul, (car il suffit de trois hommes cachés dessous, pour le faire mouvoir), et qui est recouvert d'une draperie qui frise la terre, sont assis les personnages suivans, savoir: sur le premier gradin, tout en bas,*

Goulo *et* le Grand-Prêtre ; *sur le second ,* Zoë *et* Amélina ; *sur le troisième*, Hazaël *et* Cabouska ; *et sur le dernier , tout en haut ,* Turlututu , *habillé et coëffé comme il était au Conseil* ; *il tient d'une main la couronne impériale , de l'autre une branche d'olivier ; il a sur son banc , à sa droite , le sceptre et le manteau impérial ; et à sa gauche , ses guêtres , ses sabots et son habit de garçon meûnier...* 8°. *des Meûniers en costume de travail , et en bonnet de coton , sont derrière le char , ayant chacun une pétition à la main, qu'ils présentent à* Turlututu ; *celui-ci , en faisant le tour du théâtre , est occupé à saluer à droite et à gauche , mais ; sur tout , à faire des mines à* Magdelon *qui lui tend les bras amoureusement , en marchant avec sa mère et son père , à côté du char , à mesure qu'il avance... Le char s'arrête , et tout le cortége se range au milieu du théâtre.*

TURLUTUTU, *à Miaïm.*

Faisez faire silence.

MIAIM.

Schtt ! schtt ! silence !

(*Aussitôt on entend un coup de canon*).

TURLUTUTU.

Ces canoniers-là ont un drôle d'silence !

Aux Meûniers).

Eh ben , mes amis , quoi-t-est-c'que vous m'demandez ?..

(*à Kuliaf*).

Lisez-moi leux papiers , j'vous en prie ; ou du moins, dites-moi quoi c'qu'i' gnia d'dans.

KULIAF, *après avoir lu un instant.*

Seigneur, c'est le Corps des Meûniers qui demande des lettres de noblesse...

TURLUTUTU..

Ah ! oui , j'entends ben ; parce qu'un d'leux confrères est d'venu Empereur ? c'est jus', faut les ennoblir trétous ; i' l'ont ben mérité !

Mére TOTO, *à son mari.*

Quand j'te disais q'tous les meûniers d'viendriont des gentilshommes, et q'leux moulins seriont déguisés en chatieaux ; tu n'voulais pas m'croire... V'là pourtant c'que c'est dans des Révolutions !

MIAIM.

Silence, la bonne femme ! vous bavarderez plus tard.

TURLUTUTU, (*se tournant vers les Meûniers.*).

Allons ; je l'veux ben ; mais auparavant, écoutez c'que j'vas dire au peup'e et aux gens d'ma Cour... (*Il tousse*). Éheum ! éheum ! ..

Peup'e, Clargé, Noblesse d'l'Isle-Verte, j'som' ben aise d'profiter d'la présence des Ambassadeux, pour vous annoncer queut' chose auquel que vous n'vous y attendez pas... J'savons ben q'la loi d'cet Empire permet-z-à un Empereur de... (*Il cherche son petit papier*). Eh ben ! est-ce que j'ons perdu mon p'tit mot? (*Il fait signe à Kuliaf*).

KULIAF, *s'approchant de lui.*

(*A voix basse*). D'abdiquer...

TURLUTUTU.

C'est ça... Permet z-à un Empereur d'abdiquer, pourvu qu'i' n'ait pas d'enfans, et pourvu qu'i' gniait dans la Maison impériale, un successeur qui soit agriab'e au peup'e... On a cru, en voyant-z-un pauv' paysan comme moi monter su' z-un trône, que j'serions bentôt dégoûté d'ma charge ; et que les désagrémens q'j'y aurions, m'forceraient bentôt d'abdiquer... Eh ben, peup'e ! on n's'est pas trompé...

(*Tout le théâtre fait un grand mouvement de surprise*).

J'abdique ; et je l'fais d'autant plus d'bon cœur, que l'successeur que j'ons à vous proposer, c'est un des hommes les plus capables qu'i' gniait sous l'ciel, de gouverner... c'est Hazaël mon Cousin, que v'là tout près d'moi...

(*Il lui met la couronne sur la tête*).

HAZAEL, (*arrachant la couronne, et la lui mettant à son tour sur la tête*).

Qui? moi!.. non, Seigneur, non; je ne serai jamais un usurpateur...

TURLUTUTU, (*ayant la couronne à la main*).

Queuq' tu dis donc, toi, mon p'tit Cousin? Du moment q' je n'voulons pas d'l'Empire, et que j'te l'donne avec l'consentement du peup'e... est-c' qu-i' gnia d'l'usurpation là-dans...

(*Il lui remet la couronne sur la tête*).

Allons, allons; pas tant d'façons; coëffe-toi avec ça; va, va, c'bonnet-là t'va mieux qu'à moi...

HAZAEL, (*s'ôtant encore la couronne, veut la remettre sur la tête de Turlututu*).

Mais, Seigneur! songez donc que vous avez prouvé à tout l'Empire, que vous étiez capable de bien gouverner!

TURLUTUTU, (*tenant la couronne d'un côté, tandis qu'Hazaël la tient de l'autre*).

Eh ben! ça finira-t-i'? allons-nous jouer à la poussette avec c'te couronne? Si l'peup'e y consent, tu n'as pas l'mot à dire; et j'te conseille de t'taire, et d'avaler la pillule...

CABOUSKA.

Oui, mon cher *Hazaël*, puisque mon frère l'exige impérieusement, il faut prendre votre mal en patience...

GOULO, *à Turlututu*.

Seigneur! cet acte de désintéressement et de modestie vous honore aux yeux de tout l'Empire; quoiqu'ayant renoncé au trône, vous n'en serez pas moins l'objet de l'amour et de la vénération du peuple.

TURLUTUTU.

Oui, oui; c'est bon, c'est bon! des complimens, parce que j'm'en vas! gnien a très-ben qui ne d'mandont pas mieux dans l'fond d'l'ame

GOULO, *un peu piqué.*

C'est un trait d'héroïsme fort rare, Seigneur...

LE GRAND-PRÊTRE, (*avec emphase*).

Il en sera parlé; et la postérité en sera fort aise....

HAZAEL.

Si le peuple y consent, et que mon auguste parent veuille bien demeurer avec nous, je lui prouverai par mon zèle à soutenir la gloire de cet Empire, que je ne suis pas indigne du sacrifice qu'il fait à la nation...

TOUT LE MONDE, (*applaudissant et battant des mains*).

Bravo!

HAZAEL.

Ces applaudissemens, Seigneur, sont plutôt pour vous que pour moi.

TOUT LE MONDE, *applaudissant encore.*

C'est vrai.

TURLUTUTU.

Oui c'est vrai; i' sont ben aises de c'que j'décampe; gnia pas d'mal à ça. J'savons ben m'rend' justice; et j'sentons mieux q'parsonne, à c'te heure, qu'i' faut avoir été formé d'bonne heure à la Princerie, pour êt' Prince; toutes les qualités du cœur n'suffisont pas pour ça... c'est d'l'instruction, c'est d'l'expérience qu'i' faut... Si tout un chacun, dans l'Empire, du p'tit au grand, à l'bon esprit d'm'imiter, tout ira ben; car un Empire n'peut jamais mal aller, quand chacun sait s'met' à sa place...

(*Aux Ambassadeurs*).

Messieux les Ambassadeux, v'là z-eune branche d'olivier que j'vous présentons, en signifiance de paix... c'est par-là que j'veulons finir mon règne. Eh! mon Dieu! la paix, la paix!.. Si ça pouvait finir par-là, dans tout c'qui s'passe au monde, on aurait pus d'bonheur que d'science.....

L'AMBASSADEUR.

Et la Princesse Palmire? Il faut pourtant bien qu'elle épouse quelqu'un....

TURLUTUTU.

Ah ! c'te Princesse brouzée ? ah ! oui... vous li dirtz d'ma part qu'a' s'porte ben; quant à moi, j'épouse *Magdelon*, c'te p'tite femme que vous voyez; j'y ons promis ma main; quand on a promis, faut t'nir. Oh ! j' n'sommes pas d'calibre à épouser des filles de Roi... Je r'prenons la vie obscure...

(*A Hazaël, en descendant du char*).

Garre, que j'passe...

(*Il va prendre la main de Magdelon*).

Nous r'voilà heureux, ma p'tite... Je m'souviens q' mon *Cousin Jacques* a dit com' ça, dans eune Pièce de *Bonnes Gens*, qui s'joue par là-bas, à quat' mille lieues d'ici :

(*Il chante*).

» C't ouvrier qu'a la sottise
« D'faire l'Potentat,
« F'rait mieux d'avoir pour devise:
« *Chacun son état* ».

C'est aussi mon avis, à moi....

(*On reprend le* Chœur, N°. 13).

TOUT LE MONDE.

Chantons, chantons de notre etc.

(*Ici le* Ballet *de la Fin*, N°. 14).

Les Danses sont de la composition du Maître des Ballets de la Cité.

Fin du troisième et dernier Acte.
